VUPP 4

VOIR UN PEU PLUS A TRAVERS LES FISSURES DES MURAILLES

VUPP
ou Voir un peu plus à travers les fissures des murailles

VUPP est à l'origine un atelier de recherche ouvert en 2014 à l'école des Beaux-Arts de Bordeaux à propos des *ombres portées de l'art critique* et sous l'égide de Krazy Kat.
Est-il possible de tenir ensemble la vigilance politique et l'oisiveté troublante de la chose artistique ?

Pas aisé de voir à travers les fissures des murailles. On peut même dire tenter de voir, car toutes sortes de difficultés surgissent alors. Nous sommes contraints à des visions partielles et fragmentées. Les faits et l'ennui nous apprennent que les murailles sont constituées de dispositifs et de normes qui balisent nos vies et notre rapport au langage. Sans oublier notre rôle en tant qu'acteur dans la reconduction de processus aliénants. Emportés avec la planète par le capitalisme suicidaire, qu'en est-il de nos formes d'autonomie réelles ou supposées ? Qu'en est-il de la critique, de ses enjeux et de son potentiel ?

Adorno nous dit que *le bonheur est chose dépassée : il est anti-économique car son idée, l'union sexuelle, est le contraire de la relaxation, elle est tension bienheureuse, comme tout travail assujetti est tension malheureuse.*
L'art peut-il, dans ses visées critiques, éliminer des clôtures induites par le fétichisme de la marchandise et le travail aliéné ? Se défaire des formes de vie imposées par le marché ? Pour un nouvel imaginaire social, inventif et solidaire, l'art va t-il déborder l'art et devenir ce qu'il n'est pas pour exister là où il n'est pas ? *L'art et la politique n'ont fait qu'interpréter le monde, il convient de l'inventer*.
La question centrale étant celle de l'enfermement dans la totalité capitaliste.

Trois numéros des *Cahiers VUPP* ont vu le jour entre 2015 et 2017 autour de propositions croisées et ouvertes : *autonomie de l'artiste ? ; contre la méthode ; pourquoi travaillons-nous ? ; nécessité des écarts ; héritages des biens culturels ; quel art à venir ?* avec des sessions à Bordeaux, Portbou, Barcelone et Berlin.

Devenu une association en 2018, *VUPP* se consacre à l'édition des *Cahiers* en invitant des contributeurs venus d'horizons différents et à qui la question de notre présent aliéné s'impose. Les derniers *Cahiers VUPP,* numéro 4, sont traversés par les troublantes questions de la réification, de l'auto-réification et de quelques symptômes afférents, colorés par l'humour et la mélancolie.

Les textes et images des auteurs sont délibérément nomades à travers les champs du savoir : la critique, comme autodécouverte de ce qui est caché par l'apparence, ouvrant d'incertains passages.

pour *VUPP,* Jean Calens, octobre 2018*
contact@cahiersvupp.org

*voir texte d'intention dans le premier numéro de VUPP
disponible en ligne avec les n° 2 et 3 sur : **cahiersvupp.org**

sommaire

A propos de VUPP..... **p. 5**

«C'est ici que…», **Thierry et Bruno Lahontâa** ..... **p. 6**

«Krazy Kat» : le comté de Coconino vide, sans Ignatz Mouse, Krazy Kat, Sergent Pupp, leurs amis et la brique (sauf dans deux cases), **Thierry et Bruno Lahontâa** ..... **p. 8 à 9 et 84 à 85**

« Introduction à introduction à une méthode imparfaite», **Luka Merlet** ..... **p. 10 à 11**

«Réanimer les ruines», **Jules Baudrillart** ..... **p. 12 à 15**

«Balbutiement pour un détournement de Sciences Po Bordeaux», **Isidore Rémila** ..... **p. 16 à 18**

«L'escapade», **Thierry et Bruno Lahontâa** ..... **p. 20, 35, 48, 64**

« Le capitalisme c'est nous, tours, détours et contorsions», **Antoni Flix Palafox** ..... **p. 21**

«C'est le soir», **Kevin Huber** ..... **p. 22**

«Un col de chemise bleue», **Gilles Sage** ..... **p. 23 à 25**

«Les Libristes, des lettrés contemporains qui ont une éthique», **Pierre Grange-Pradéras** ..... **p. 26 à 27**

«De la négligence», **Luka Merlet** ..... **p. 28 à 29**

«Carl Einstein et la Guerre d'Espagne», **Liliane Meffre, Carl Einstein, Sebastia Gasch** ..... **p. 31 à 34**

«Haute-Tension», **Kevin Huber** ..... **p. 36 à 39**

«De dinar a sopar», **Ignasi Solé Sugranyes, Collectif Sapin** ..... **p. 40 à 47**

«Cerveaux et cinéma…», **Jonas Hermanns** ..... **p. 49 à 51**

«Ça claque sous les pieds, bêtes de scène», stylo et acrylique sur toile, 50x70 cm, **Kevin Huber** ..... **p. 52 à 53**

«Galop d'essai de spécialité»**, Isidore Rémila** ..... **p. 54 à 57**

«Un pneu partout», «Diagnostic errant», «La manie du textile» et dessins**, Cécile Noguès** ..... **p. 58 à 59**

«Canada», **Kevin Huber** ..... **p. 60**

«Foutre le bordel : le but de l'approche dialectique ?», **Isidore Rémila** ..... **p. 61 à 63**

«Bon coup de vote !», **Vicenç Altaió** ..... **p. 65**

«C.C.T le livre à venir de B.B.B», **Oriol Calens** ..... **p. 66 à 67**

«Piste pour une photographie sans symptômes», **Luka Merlet** ..... **p. 69**

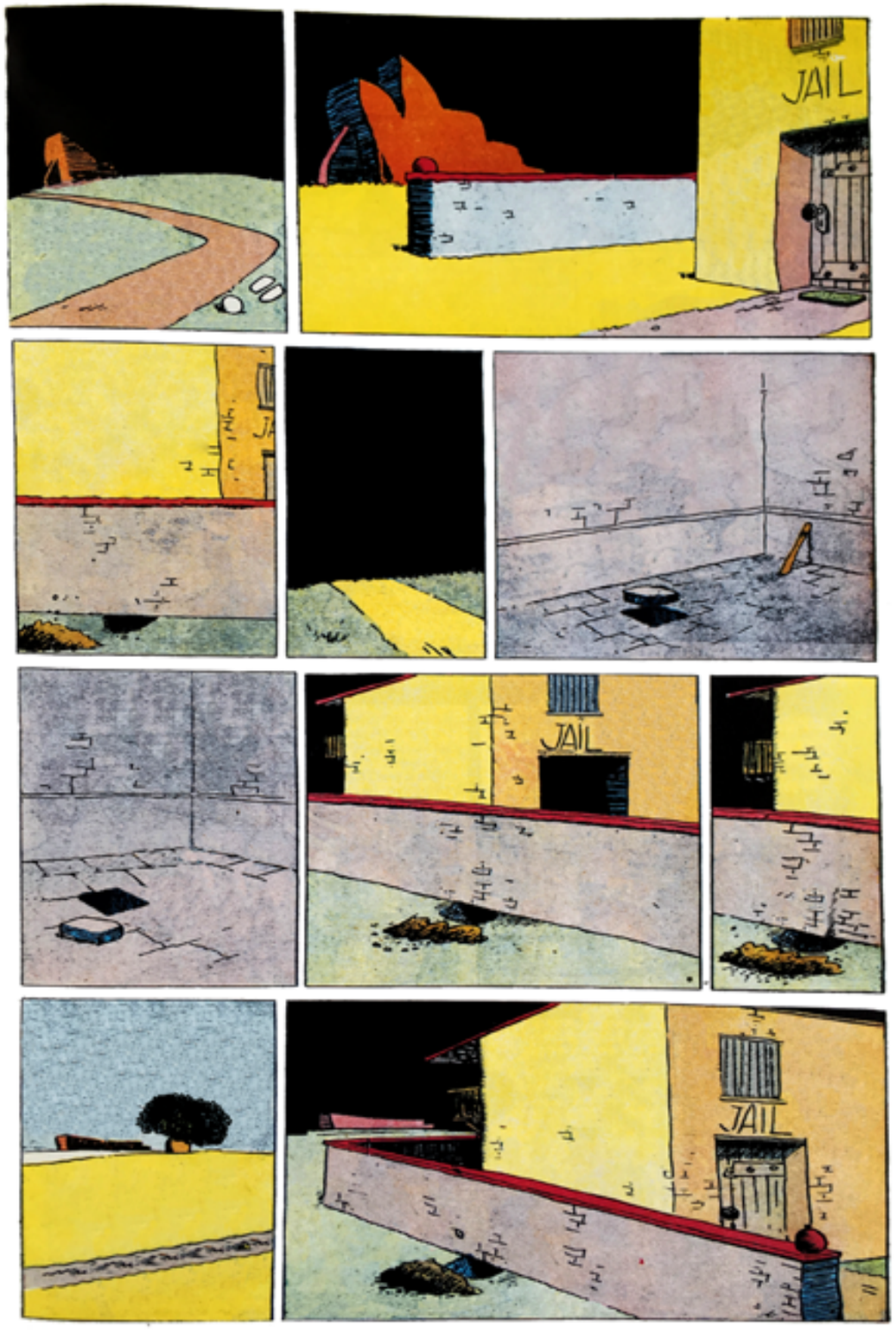
«Big Taser», **Cécile Noguès** ..... **p. 70 à 71**

«Introduction au dragon», **Kaïl Vezza** ..... **p . 72 à 75**

«Il faut qu'on voie le travail», **Marie Mialy** ..... **p. 76 à 77**

« Passages d'idées à la frontière dans les Albères», **VUPP** ..... **p. 78 à 79**

«Permettre… La sincérité…», photos et texte, **Arnaud Claudel** ..... **p. 80 à 83**


JAIL
JAIL
JAIL

Introduction à introduction à une méthode imparfaite

Dans un article bafouillé dans un précédent numéro, j'ai essayé d'entrevoir des types de relations immobiles faisant écho au phénomène de réification. Pour dire plus simplement, l'habitude de voir l'autre comme une somme de caractères qui n'appartiennent qu'à notre propre construction du monde. On les cristallise dans le langage, notre cerveau étant fainéant, pratique, et pris dans un mode de relation au monde qui se construit par la liste, par l'image, et par la redondance des expériences. La méthode prenait le risque de ne faire apparaître cette réification que par sa pratique même. Cela pouvait tendre à sceller ces relations fixes et pesantes, et de ne produire somme toute qu'un modèle autotélique dont le seul moteur serait la mécanique même qui tendait à être critiquée. Ne sachant pas tout à fait comment infuser cette structure d'une méthode qui l'en sépare tout à fait, j'appelais le lecteur à faire preuve de bienveillance, de discernement vis à vis de ma tentative critique. Je faisais une sorte de serment, de ne pas en faire un « mauvais usage », tout en m'excusant mille fois de n'avoir pas trouvé d'autre voie. J'invitais le lecteur à prendre en soi et pour soi, à s'affecter autant que possible, voire à l'excès, comme j'avais moi-même tenté de le faire, afin que les mécaniques d'objectivation dont nous connaissons tous instinctivement le danger soient submergées par leur propre inopérativité une fois vues à l'aune d'une subjectivité sensible et bienveillante. Il y avait dans ces figures, je l'espère en tout cas, toujours un pont vers soi et vers les autres figures dépeintes. Toujours un sujet se cachait, enserré dans les caractères de la réification, qu'ils viennent de l'extérieur (fonction, rôle social, profession, position dans l'espace et dans la hiérarchie) ou bien de l'intérieur (habitude, déni, non-reconnaissance, colère, aveuglement). Prendre en soi et pour soi, c'est tout ce que j'ai trouvé pour l'instant. Pour lutter contre cette forme particulière de cécité qu'est la réification, il convient de lutter contre l'anesthésie.

DU RAPPORT DE FORCE ET DU PRONOM

Les catégories mentales abstraites, mécanisées, rationalisées appliquées aux personnes amènent à l'exploitation et à l'aliénation de celles-ci. Lorsqu'un jeune ouvrier plein d'énergie prenait poste, il lui était d'un côté indiqué que sa vigueur serait récompensée si jamais elle s'élevait au-dessus de celle des autres. D'un autre côté il lui était expliqué par ses pairs que s'il faisait preuve de ce zèle, c'est toute la chaîne qui serait forcée à prendre son rythme, sa performance devenant un nouveau mètre étalon pour la production de l'ensemble. Pardon pour cet usage du passé alors que cela a toujours cours. Faire de son mieux est toujours une affaire de point de vue, et de relation de force. Lorsqu'on offre d'un autre côté à un ingénu ingénieur le soin d'optimiser une chaîne de production, il se trouve en possession des chiffres, des cadences, des machines et de leurs opérateurs quantifiés. Je ne souhaite pas parier que cet ingénieur considère l'opérateur comme pliable au point de refuser de croire qu'il est possible de le rompre. Habilité à gérer des systèmes, il a pour mission soit d'augmenter la productivité, de réduire le coût en temps argent. L'impact de ses décisions engendre nécessairement une transformation du travail, du travailleur, et une transformation de lui-même. S'il entend d'une oreille les doléances de ceux qui seront directement transformés par le pouvoir qu'on lui a confié, il a lui aussi, tout comme le jeune ouvrier arrivant, une sorte de prescience des conséquences de ses actes. S'il ne parvient pas à unir les deux voix qui lui parlent, il devra trancher et comprendre sa mission comme un nouveau point de balance. Ce qu'on lui a confié, entre autres, c'est le pouvoir de rationaliser et d'imposer le rapport de force. Il devient en d'autres mots responsable de prendre parti pour l'un ou pour l'autre. Dans les deux cas, la notion de reconnaissance revient au coeur. Comprendre en soi-même et pour soi même où et comment l'Autre se lie à nous. Si les notions abstraites de compétitivité et de performance avalent d'un coup la présence des sujets qui déploient la force de travail, il n'y a plus de rapport de force ou de lutte des classes, plus de reconnaissance d'un autre comme partie de nous, ou d'un « nous » dont l'on ferait partie. NOUS, EUX. La cécité, c'est l'habitude d'oublier les êtres.

DIGRESSION SUR LES DATA ET LE CONSENSUS

Nous exsudons des données :
GPS, notes, commentaires, heures, réactions, temps passé, contenus, habitudes, redondances. Ces données sont achetées et vendues, elles ont un prix, une valeur marchande. Parfois il suffit de les demander sous la forme d'un jeu ou d'une « volonté d'améliorer la personnalisation des services » pour les obtenir. Les algorithmes prévisionnels et ce que l'on nomme « psychographics » travaillent à déduire des modèles de la personnalité de chaque usager individuellement en regroupant, recoupant ces prélèvements. La ménagère de moins de 50 ans et le cadre supérieur dynamique ne sont plus satisfaisants pour ceux qui travaillent à des outils de réification efficaces. Ces algorithmes tendent à produire ce qu'ils considèrent comme un « individu numérique » sorte de peau « prédite » dont ils tentent de définir les habitudes (redondance des parcours et des visites de sites internet), la personnalité (spontanés, nerveux, rationnels, passionnés, raisonnables) et ce faisant, construisent une cible qui leur permet d'adapter les appâts idéologiques dans le cadre de campagnes électorales, marchandes lorsqu'il s'agit d'envoyer de la publicité. Il n'y a donc plus une cible "ménagère de moins de cinquante ans" mais une multitude d'entités précisées comme par exemple "une femme caucasienne de quarante-deux ans en concubinage sans emploi dont deux enfants sont au lycée un garçon et une fille, allant deux fois par semaine à une salle de sport et faisant une partie de ses achats en ligne dans une coopérative, ayant déjà acheté deux paires de chaussures taille 38 et dont l'historique internet montre un intérêt pour les mouvements de grève et la protection de l'environnement etc." Pour fondre le sujet dans ce que les algorithmes déduisent de lui, il suffit de lui proposer majoritairement un contenu filtré via ce modèle, ainsi notre sujet n'aura accès qu'au contenu consensuel qui réunit supposément ce qu'elle EST et sa trace numérique instrumentalisée. C'est le modèle qu'utilisera Cambridge Analytica pour influencer les décisions politiques des électeurs indécis. Mais tout cela n'est pas encore assez serré. Ainsi, si le sujet est "irréductible", inventons une machine qui déduirait à partir de lui une forme polyvalente : cette forme serait à la fois celle qu'il construit pour nous et celle à laquelle il se conformera. Mieux encore, il faut que cette forme ait autorité sur lui, qu'elle exerce un contrôle de son fonctionnement social et personnel. Social Credit System (en Chine), ou comment plier le sujet à sa trace numérique, le punir ou le récompenser. En donnant un "score de citoyenneté" à chaque sujet par l'intermédiaire de son double numérique, on crée une interface qui conditionnera et qui confinera le sujet dans sa vie réelle, lui donnera accès ou non, en fonction de ce que ses données "révèlent" à un accès préférentiel aux structures sociales et de crédit. Les données ne sont plus seulement ici le matériau pour créer un appât marchand ou une bulle idéologique, elles sont ici l'instrument d'un modèle social basé sur la répression des libertés individuelles par la peur de l'exclusion.

Notre ingénieur du chapitre précédent n'aura plus de choix à faire car la chaîne semblera avoir fait corps avec l'ouvrier. Sur l'autre versant, l'ouvrier aura-t-il encore le choix de prendre le parti de ses frères ? Si nous n'y prenons pas garde.

Luka Merlet.

Réanimer les ruines

J.Baudrillart, *série Les formes de l'oubli*, 2015-2018

Une fleur pousse, bourgeonne, éclôt, se fane, puis en pourrissant retourne à la terre, pour reproduire infiniment ce même processus. Il ne restera plus aucune forme de son cadavre si ce n'est les nouvelles formes de vie qui verront le jour grâce à son engrais. Cette danse faite d'apparition et de disparition participe à une boucle régénératrice des formes terrestres.

Homo erectus participait à ce cercle vertueux, *Homo habilis* aussi… Pour se nourrir il chassait, cueillait, mangeait et laissait les restes être nettoyés par les charognards et les parasites terrestres qui à leur tour s'en nourrissaient. *Homo sapiens,* malgré sa sédentarisation a longtemps respecté ce processus. Mais, depuis la fin du XIXe siècle, l'homme a tronqué la boucle, de manière que les deux extrémités ne s'atteignent plus l'une et l'autre. Grossièrement : il accumule… trop. Et en accumulant, laisse des traces indélébiles. Bien entendu, ce processus existe depuis des milliers d'années et ne concerne pas que l'être humain. L'écureuil commun, n'a de cesse d'accumuler des réserves pour l'hiver à venir. De plus, l'homme depuis sa sédentarisation a toujours stocké. Ce qui a changé c'est la portée temporelle et quantitative de ce processus. L'homme accumule massivement mais surtout de manière pérenne.

Cela semble contraster avec l'image que véhiculent les sociétés consommatrices modernes. Elles ne cessent de produire des formes consommées de manière compulsive et immédiate. Le terme « pérennité » semble mieux caractériser les civilisations antiques qui nous ont précédé. Tels que les sumériens, les égyptiens ou les grecs qui (à travers des édifices, des sculptures et autres vestiges) ont laissé des traces pérennes de leur passage sur terre et avaient déjà pour volonté de perpétuer leurs traditions. Pourtant, c'est bien le rapport consumériste des sociétés dominantes qui entraîne le phénomène d'accumulation.

Depuis la révolution industrielle, les sociétés modernes produisent en grande quantité pour répondre à la volonté frénétique de consommation. En produisant de telles quantités, l'homme moderne produit du déchet. Une quantité gigantesque de consommable est mâché puis rejeté par les grandes cités et grandes industries humaines. Et, de par leurs compositions chimiques de plus en plus complexes, ces déchets laissent une empreinte de plus en plus pérenne et indélébile sur la surface du globe (à cela s'ajoutent les déchets envoyés en orbite). Il semble que depuis la révolution industrielle l'homme a un réel impact sur le devenir terrestre et défigure son lieu de vie à jamais. Paul Crutzen et d'autres théoriciens, ont tenté de décrire ce phénomène en lui donnant le nom d'Anthropocène[1]. Pourtant, il n'est pas question ici de phénomènes géologiques. Mais de la manière dont l'homme dessine chaque jour les traces de son passage. Il s'agit de comprendre comment il participe inconsciemment à créer ses propres vestiges, ses propres reliques et plus précisément comment la société moderne voit apparaitre en son sein les ruines de sa future disparition. Nul besoin de se frayer un chemin au coeur des montagnes de déchets qui dessinent l'horizon de la décharge Jardim Gramacho[2] au Brésil, pour observer ces phénomènes d'entropie.

En arpentant les rues de grandes villes modernes, il n'est pas rare de croiser au détour d'une ruelle un sac plastique porté par le vent. En longeant les grandes étendues goudronnées, il arrive régulièrement de découvrir un petit bloc d'asphalte décroché de la route. Ou encore, de sentir son pied trembler en se posant sur un pavé qui tôt ou tard se détachera du sol. Tous ces artefacts racontent notre civilisation, ils sont les miroirs de la société qui les crée et les délaisse. Mais à l'inverse des sculptures antiques grecques, ces vestiges se créent à notre insu, du moins il n'y a dans leurs apparitions aucune volonté de raconter ou de préserver notre culture. Pourtant, ces traces de notre passage perdureront dans le temps et continueront d'exister bien après les générations d'êtres humains qui les ont créées. Comme les vestiges aztèques que découvrent encore aujourd'hui nos architectes, ces rebuts qui jonchent les sols des cités, ne sont-ils pas déjà les vestiges de nos sociétés ? Ne peut-on considérer l'empreinte de l'histoire humaine récente à travers les « ruines » que les sociétés modernes voient apparaître en leur cœur ?

Faut-il que la « Statue de la liberté » devienne le « Discobole » de notre époque, n'y a-t-il pas dans les amas de déchets au bord des routes d'Espagne des reliques/vestiges qui racontent plus justement l'époque que nous incarnons ? Y a-t-il un vestige qui incarne plus justement « Les Troubles » d'Irlande du Nord que les briques morcelées que l'on trouve de part et d'autre de Falls Road à Belfast ? Sous les décombres de la mine de Liévin se répète le grincement étouffé des chevalements d'extraction, qui se sont arrêtés le 27 décembre à 6h30 du matin, lorsqu'une explosion de grisou emmena dans son souffle 42 mineurs. Ne devrait-on pas considérer les pavés parisiens sur lesquels nous marchons chaque jour comme le plus bel hommage aux révolutions françaises ? Les ruines du Berlin reconstituées à Dugway, la base américaine de l'Utah[3], n'incarnent-t-elles pas mieux les violences de la seconde guerre que n'importe quel monument à la mémoire de nos morts ? À Oradour-sur-Glane, le temps s'est arrété. Les ruines laissées intactes – photographies usées par le temps – se sont figées un jour de juin 1944. Et à travers elles, l'histoire raisonne comme un cri sans fin. Dans l'histoire de l'architecture, la ruine peut être considérée comme la source du chantier : elle est potentiellement une source pour une construction à venir, le terreau d'une forme susceptible d'émerger. Comme Myron, sculpteur athénien à l'origine du « Discobole » symbole de la Grèce antique, n'est-il pas à charge des artistes d'interroger et de créer les formes qui racontent leur époque ? Ainsi, de nombreux artistes actuels entretiennent un dialogue avec ces rebuts et ne cessent de proposer différentes intérprétations de ces formes. Comme l'affirme l'artiste Simon Boudvin dans un entretien avec Caroline Soyez : « On pourrait dire d'un bâtiment, comme d'un objet, qu'il meurt quand il perd sa fonction ou quand il perd sa forme. Le matériau qui le constitue doit disparaître ou être requalifié ». Ainsi, ces matières et formes, rebuts en étant abandonnés, « meurent ». Leur statut change et doit être déterminé.

La série photographique « Les formes du repos » de l'artiste Raphaël Zarka tente d'isoler des architectures « sculpturales » oubliées et déchues. En photographiant les rails de l'aérotrain, Zarka donne une dimension symbolique forte à ces vestiges. Et met en évidence le symbole déchu d'une recherche de vitesse qui serait symptomatique d'une quête de modernisme ayant échouée.

Dans la deuxième moitié du XXe siècle, l'artiste sculpteur César exposait divers objets (notamment des voitures) compressés par des presses hydrauliques (identiques à celles utilisées dans les casses et les décharges). César sacralise un geste industriel en le déplaçant dans une pratique artistique, tout en émettant une critique directe envers la société de consommation. Arman son ami, lui aussi membre des Nouveaux Réalistes[4], enfermait des ordures ménagères et des détritus urbains à l'intérieur de boîtes de plexiglas qu'il exposait ensuite. Intitulées « Poubelles », ses accumulations soulignent le caractère périssable des produits de la société d'abondance.

Comme Benjamin compare le poète au chiffonnier il y a chez ces artistes quelque chose du chiffonnier[5]. À travers leur regard, les rebuts humains deviennent œuvres et ce faisant deviennent des objets dit culturels. Et n'est-ce pas l'une des finalités des œuvres culturelles que de rendre compte d'un état « culturel » et donc d'une époque ?

Ces artefacts abandonnés semblent révéler l'échec d'une société à contrôler et organiser ce qui la compose. Dans une société où tout est minutieusement orchestré, ces « formes de l'échec » racontent de manière authentique la société qui les a créées. Ces « ruines » immobiles aux travers desquelles le cours du temps semble ralentir en dit long sur l'histoire humaine moderne. Et lorsque nos sociétés contemporaines disparaîtront et que le temps balaiera l'organisation précaire que nous tentons de maintenir, que restera-t-il si ce n'est des ruines ? Comme les aztèques avant nous dont les cités furent recouvertes par les mousses et les plantes. Nos édifices chuteront de leurs socles, nos voitures s'arrêteront, nos stades seront recouverts de lierre, nos routes craqueront sous les mouvements des strates terrestres et les intempéries météorologiques. Il ne restera que les amas de béton, les fragments de goudron, les pneus de voitures, les déchets fossiles gravitant autour de la terre… Cette civilisation qui dans sa course effrenée ne semble pas remarquer les artefacts qu'elle laisse sur le bas côté, finira par ralentir jusqu'à s'arrêter. Dans son immobilité, elle verra ressurgir les reliques de son histoire passée.

Toute civilisation a porté en son sein des formes qui deviendraient les fossiles d'un futur à venir. Lucy portait en elle les os qui rendirent compte de son espèce. Les égyptiens enterraient déjà leurs pharaons morts dans les pyramides devenues les vestiges de l'Egypte antique. Les grecs installaient déjà leurs sculptures dans le temple de leurs dieux. Nous produisons forcément les formes qui deviendront les vestiges de notre ère. Mais à la différence des grecs et des égyptiens il semble que ces formes soient déjà devenues ruines. Ces reliques qui raconteront notre histoire ont déjà perdu leur fonction et semblent déjà « mortes ». Il est déjà possible d'observer autour de nous les vestiges et les ruines que nous lègueront à la terre. À vouloir modeler le monde selon nos envies nous avons accéléré le processus d'entropie. Nous avons vu naître « cette tempête […] que nous appelons le progrès » qui « sans cesse amoncelle ruines sur ruines » dont Walter Benjamin nous avait avertis[6]. Notre disparition se dessine déjà alors que nous arpentons encore cette terre. Nous pourrions conjuguer au passé le monde dans lequel nous vivons. Il suffirait de regarder autour de nous, de lire les formes qui se créent à notre insu, pour voir nos erreurs s'écrire, mais nous refusons de voir. À vouloir dessiner notre monde, nous n'arrivons plus à le comprendre.

Jules Baudrillart.

J.Baudrillart, *série Les formes de l'oubli*, 2015-2018

Notes :

1- Popularisé au milieu des années 90 par Paul Crutzen, un chercheur américain en chimie atmosphérique, l'Anthropocène (du grec anthropos : l'être humain) est plus un concept qu'une donnée scientifique établie. Alors que l'échelle géologique de l'histoire de la Terre, découpée en ères distinctes, situait jusqu'à présent l'existence humaine dans l'Holocène, une période remontant 12000 ans en arrière, l'Anthropocène définit une période beaucoup plus courte — Crutzen la fait commencer à la révolution industrielle européenne — qui se caractérise selon lui par le fait que l'activité humaine sur la planète est devenue une force géologique aussi puissante que celles qui avaient précédé et suscepible d'en modifier l'équilibre connu. D'autres termes, comme Capitalocène ou Cthulhucène (Donna Haraway) ont été inventés plus récemment pour reconsidérer de façon critique les paradigmes sur lesquels se base la notion d'Anthropocène.

2- La décharge Jardim Gramacho située près de Rio de Janeiro au Brésil et l'un des plus grands lieux de tris et de stockage de déchets au monde. Des milliers de personnes travaillant au tri des déchets occupent les favelas installées en son cœur. En 2015 la décharge est fermée et les populations qui l'occupent délogées.

3- DAVIS, Mike. Dead cities.Trad. de l'anglais par Maxime Boidy et Stéphane Roth. Paris : Les prairies ordinaires, 2009. 137 p. « Le « Village allemand », ainsi qu'il est officiellement mentionné sur les cartes déclassifiées de l'armée américaine reproduisant la zone d'essais militaires de Dugway, est le vestige d'une « ville maudite » composite germano-japonaise construite par la Standard Oil en 1943 ». En association avec les ingénieurs de la Standard Oil et les décorateurs de la RKO (grande société américaine de production cinématographique) l'armée américaine a fait construire à l'identique des quartiers Berlinois sur lesquels étaient réalisés des bombardements, dans l'optique de définir les systèmes d'attaques aériennes les plus « performants ».

4- Les Nouveaux Réalistes, est un groupe d'artiste fondé en 1960 par le peintre Yves Klein et le critique d'art Pierre Restany. Ils prônent un retour à la réalité, qu'ils opposent notamment au lyrisme de la peinture abstraite de l'époque. Cette volonté s'incarne notamment dans un art de l'assemblage et de l'accumulation d'éléments empruntés à la réalité quotidienne.

5- « "Voici un homme chargé de ramasser les débris d'une journée de la capitale. Tout ce que la grande cité a rejeté, tout ce qu'elle a perdu, tout ce qu'elle a dédaigné, tout ce qu'elle a brisé, il le catalogue, il le collectionne. Il compulse les archives de la débauche, le capharnaüm des rebuts. Il fait un triage, un choix intelligent ; il ramasse, comme un avare un trésor, les ordures qui, remâchées par la divinité de l'Industrie, deviendront des objets d'utilité ou de jouissance." Cette description n'est qu'une longue métaphore du comportement du poète selon le cœur de Baudelaire. Chiffonnier ou poète — le rebut leur importe à tous les deux ».

BENJAMIN, Walter. Charles Baudelaire : « Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme ». Trad. Jean Lacoste. Paris : Payot, 2002. 291 p.

6- WALTER, Benjamin. « Sur le concept d'histoire », in Oeuvres III. Trad. par Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch. Paris : Gallimard, 2000. p.434

Balbutiement pour un détournement de Sciences Po Bordeaux

[work in progress]

« Puisqu'on nous permet encore de vivre, nous sommes bien obligés de faire quelque chose. »
Max Horkheimer

Que faire d'une école qui forme des cadres supérieurs du public et du privé ? Et que faire lorsqu'on est dedans ? Il semble toujours un peu paradoxal de se revendiquer anarchiste et anti-capitaliste tout en étant dans ce qu'on appelle une « école de pouvoir ». Je peux tenter de me rassurer, de me dire qu'après tout, je fais un master de recherche, que je n'ai pas grand-chose à voir avec *ces gens-là*. Pourtant j'y suis, je les fréquente, j'y ai même des ami.e.s. Que répondre à celui qui me propose de partir, de m'en aller, de m'enfuir, puisque mon existence au sein de cette école semble en contradiction avec mon analyse du monde ? Mais après tout, notre quotidien n'est-il pas déjà médiatisé par la totalité du mode de production capitaliste ? Je marche avec Vinci, j'écris avec Asus, je mange avec Auchan, pourquoi pas aller jusqu'au bout et étudier avec Dassault. Tout comme il n'y a pas de révolutionnaire sans révolution, il n'y a pas de pensée sans monde, et tant pis si l'on sombre dans le corrélationnisme. Je ne souhaite ni m'exiler, ni baisser les bras. J'y suis, j'y reste, il est déjà trop tard. Il n'y pas d'à côté. Tout ce que nous avons, c'est la brèche, une tentative de s'extirper, même si cela implique de se tirer une balle dans le pied.

Ainsi, ce qui est sûr, c'est qu'il faut détruire cette école, ce qui est moins certain, c'est le moyen d'y parvenir. Ce que nous proposerons ici, c'est de se faire rencontrer l'absurde, de dévoiler la contradiction inhérente au réel, et cela à travers notre propre expérience d'étudiant, grâce au *détournement*. En d'autres termes, faire de notre vie quotidienne à l'IEP un scandale permanent. Une question reste en suspens : comment bouleverser une institution par le scandale lorsque celle-ci est déjà scandaleuse (rumeur de détournement de fonds et de fraude fiscale, non-respect de son propre règlement, ou encore conflit d'intérêt…) ? Il ne va donc pas sans dire que cette opération est risquée, que l'on se heurtera, tôt ou tard, à la violence coercitive que toute institution déploie dans le but de se maintenir. Enfin, il semble nécessaire d'avertir notre lecteur que les nombreuses tentatives que nous mettrons en place (la première est retranscrite ici, dans VUPP n°4) seront en même temps des échecs et des réussites. Elles seront des échecs car l'individu, même si nous lui reconnaissons une capacité d'action non négligeable, ne peut se hisser au niveau de la tendance totalitaire du mode de production capitaliste (puisque c'est finalement de cela dont il est question), il sera toujours déjà rattrapé par elle, la brèche se refermera derrière lui. Toutefois, dans leur moment de réalisation, elles seront l'affirmation d'une possibilité d'existence non réifiée, d'une subjectivité radicale.

Les institutions semblent hors d'atteinte, elles se sont objectivées *effectivement*. Elles emprisonnent la praxis. Elle, la conscience consciente de son existence ancrée dans le monde du pseudo-concret, est sujette au désespoir. Préoccupation et souci semblent être son unique modalité de vie. Elle peut ainsi osciller soit entre un solipsisme total et ne se référer qu'à elle-même : devenir cynique, soit ne voir que les contraintes qui s'abattent sur elle et se déresponsabiliser tout en faisant le jeu des institutions : devenir hypocrite. Chacune de ces deux solutions paraissent difficiles à accepter tant elles ne permettent pas de répondre à la critique de la réification, et laissent la séparation exister : ce sont des retours dans la conscience réifiée. Il faut remettre en question l'anamnèse de Bourdieu : souligner les « mécanismes cachés » des structures, dans des revues « scientifiques », ne les modifient pas. Dénoncer les rapports de domination au sein de structure ne suffit pas pour qu'elles s'écroulent. Les rapports sociaux réifiés sont plus forts que leurs découvertes. « Dénoncer » est devenu, aujourd'hui, une action réifiée : dénoncer est intégré au mode de production capitaliste. Il n'est pas inutile, mais il n'est pas *effectif*, une mise à nue des rapports sociaux réifiés ne suffit pas car cette mise à nue n'en supprime pas les contraintes et le poids qui pèsent sur les consciences réifiées. L'information est là, et pourtant rien ne change. Nous continuons nos vies, nous achetons alors que nous connaissons l'horreur médiatisée par la consommation et la production sous-jacente. Le détournement se présente alors comme une possibilité de dépasser cette *situation* imposée, de recréer, de se réapproprier notre propre situation. De tenter de « voir un peu plus loin à travers les fissures des murailles ».

Ce détournement aura une limite principale : il sera un détournement de dominé, c'est-à-dire qu'il ne pourra pas s'exercer dans certaines sphères du fait de la position sociale de celui qui le met en œuvre (moi-même). Il prendra donc la forme d'une tentative de mise en place du scandale dont le but est de mettre à jour les rapports sociaux réifiée mais aussi d'en jouer, de se les réapproprier. Ce détournement scandaleux se fera au sein (et dans une certaine mesure à l'extérieur) de l'institution dans laquelle nous sommes (Sciences Po Bordeaux). Il peut prendre des formes diverses, mais on peut noter ici l'idée de détourner la vie quotidienne de l'étudiante de l'IEP : se jouer des rôles et des règlements, de la liberté d'expression pour attaquer directement l'institution en elle-même, les examens et les travaux à rendre, etc. c'est-à-dire les espaces où les contraintes sont les plus durs pour un.e étudiant.e.

Dans le texte suivant, *GALOP D'ESSAI DE SPECIALITE*, j'illustre ce balbutiement, à travers ce qu'on peut appeler ma première expérience de détournement.

Il s'agit d'un rendu noté, celui qui a le plus gros coefficient de mon contrôle continu, dans ce qu'on appelle ma « conférence de méthode de spécialité » (traduction 1 : « un TD d'analyse des politiques publiques », traduction 2 : « espace temporel où s'exerce une hiérarchie prof/élève à travers laquelle se développe et s'entretient la conscience réifiée »). J'insère ici consignes et commentaires de ce « travail » à rendre, afin de laisser au texte l'illusion d'exister *encore* en dehors du Spectacle qui l'avait ravalé dès son rendu, et peut être même avant.

Les consignes :
« Conformez-vous à la consigne générale donnée dans le sujet. Il s'agit de rédiger une note d'analyse dont la forme et l'objectif ont été précisés en conférence de méthode. Il s'agit donc de rédiger un état de la question. Pas un plan d'action. Autre précision. Vous pouvez rajouter des graphiques et tableau si utile. Attention, les tableaux comptent dans le nombre de mots. »

Note obtenue et appréciation : 13. « *Merci de traiter le sujet et les consignes données en cours. Mais je salue l'originalité* ». Une note donc arbitraire. Je reste dubitatif sur ce détournement. Pourquoi 13, pas 8, pas 16 ? 13 c'est une note qui se situe juste en dessous de « Bien » (14) mais qui est largement au-dessus de la moyenne. A comprendre, recevoir 13 signifie que l'exercice est *compris* et que l'on a réussi à rendre ce que l'on attendait, au-dessus c'est la question de l'appropriation de l'exercice par soi-même. Or, une telle note et une telle appréciation sont en contradiction totale. Remarquer l'originalité d'un travail qui ne respecte pas les consignes c'est mettre 10, c'est-à-dire ne pas pénaliser l'étudiant malgré le fait qu'il n'ait pas répondu à l'exercice. Non, là où le détournement est concluant, c'est que 13 est une note absurde pour un tel travail.

À travers cette réappropriation, nous nous sommes rehaussés à égalité, voire même au-dessus de notre supérieure. Nous avons renversé le rapport hiérarchique. Nous avons souligné la contingence du rapport réifié, et peut-être même son absurdité. Bien sûr, nous restons perdants. Nous n'avons pas le dernier mot, la note vient une nouvelle fois figer nos rapports sociaux, elle vient nous rappeler que nous n'échappons pas à la totalité. C'est la réappropriation par le Spectacle de ma tentative de prendre le contrôle d'un espace. C'est la tentative de limiter une production à un rapport quantitatif, c'est la *réification* d'un texte, un moment de vie, à un objet indépendant, la réduction d'une qualité à une quantité. Mais c'est aussi une note qui permet d'éviter tout conflit. Je ne peux pas être mécontent, 13 ce n'est pas génial, mais ce n'est pas triste non plus. De plus, si l'on revient sur la question des consignes, il nous semble les avoir respectées, nous avons fait un état de la question qui nous permet d'y répondre. Or, c'est bien parce que la professeure ne maîtrise aucunement la manière dont nous l'avons fait que le 13 se justifie. Elle évite une confrontation avec moi en me mettant une note en dessous de la moyenne, et évite de aussi de trop glorifier ce travail. 13, c'est renvoyer impertinent, malgré la non compréhension et la non maitrise du supérieur hiérarchique, à l'étudiant sa position de dominé tout en masquant le conflit possible.

Alors, peut-être que ce qui compte c'est juste de l'avoir fait : c'était un moment de refus où j'ai fait abstraction de l'anticipation de la note, ou du moins, j'ai agi *comme si* la note ne comptait pas, mais voilà c'était, encore une fois, une abstraction.

Isidore Rémila.

Le capitalisme, c'est nous

tours, détours et contorsions

Les choses sont moins belles que le rêve que nous avons d'elles, mais plus particulières que la notion abstraite qu'on en a, nous dit Proust. Son écriture en tant que rêve et désir des choses, cherche à rendre à ces dernières la singularité que leur a ôtée une pratique sociale abstraite : celle de la société de marché. Avec le fétichisme de la marchandise apparaît chez nous tous qui participons peu ou prou à la forme de vie capitaliste, le processus de réification qui signifie par exemple qu'une relation entre personnes prend le caractère d'une chose. Par un retournement cette économie produit du manque à jouir : plus je consomme, plus l'écart avec ce que serait la jouissance de cette consommation grandit. L'équivalent du fétichisme de la marchandise dans la vie psychique individuelle est le narcissisme. Ce terme n'indique pas seulement une adoration de sa propre personne. C'est une pathologie singulière : l'adulte conserve la structure psychique des toutes premières années de son enfance. Il n'y a pas de distinction entre le moi et le monde. Tout objet extérieur est vécu par le narcissique comme une projection de son propre moi, et en revanche ce moi reste pauvre à cause de son incapacité à s'enrichir dans de véritables relations extérieures (Jappe).

Nous sommes au cœur de ce court-circuit perpétuel : nous identifions parfois certains mécanismes d'auto-réification (et leurs symptômes) et, en même temps, nous jouissons de la marchandise qui modèle et reflète notre narcissisme, nous contraignant à errer entre objets et concurrences. La réification imprime sur l'ensemble des relations sociales une objectivité illusoire qui s'impose comme ordre de la réalité. Serions-nous, aussi, coincés entre trace et aura (W.Benjamin) ? Le capitalisme, fétichisation du travail, est aussi ce mixage de phases du vécu : avec la trace nous nous emparons de la chose ; avec l'aura c'est elle qui se rend maîtresse de nous. Un double enchaînement au langage.

Que fait l'artiste de sa jouissance ? Le paradigme des avant-gardes, qui consistait à refuser les nouvelles conditions du marché de l'art, en particulier le statut de l'objet transformé en marchandise, et à vouloir agir directement sur la réalité au moyen de l'art, et donc à ouvrir l'oeuvre par un travail, virtuellement politique, à la frontière entre art et vie, ce paradigme semble toujours à l'oeuvre. Mais la signification des œuvres d'art est t-elle réductible à une attitude déterminée de chaque artiste envers le fétichisme de la marchandise qui s'attache à elles en tant qu'objets ?

L'artiste est t-il celui qui doit contribuer à dissoudre domination et exploitation, inspiré par le magnétique « matérialisme messianique » de Benjamin ? L'artiste doit s'avancer jusqu'à dé-produire sa non-production. Il est le sujet qui n'existe pas seulement sur le mode d'être nié, mais aussi contre et au-delà de ce mode. Pour transformer chaque somme d'argent en une somme plus grande, le capitalisme consomme le monde entier sur le plan social, écologique, esthétique, éthique. Derrière la marchandise et son fétichisme se cache une véritable « pulsion de mort », une tendance puissante vers l'anéantissement du monde. La grande force de l'esprit du capitalisme réside dans sa capacité à régir les représentations de ceux-là mêmes qu'il exploite. La pensée de l' « opprimé » se formule à son insu dans la langue de l' « oppresseur ».

Ce voile idéologique dissimule un adversaire redoutable qui serait la langue comme oppression. Tous nos acquis culturels sont à reconsidérer insiste W.B. Les biens culturels et les conditions de leurs transmissions étant aussi des témoignages de barbarie. Dans une telle perspective, les œuvres sont des symptômes qu'il convient de transformer en connaissance politique, au-delà des qualités esthétiques valorisées par l'institution art. Ce qui est en jeu est la « qualité » des œuvre – donnant lieu à une contemplation recueillie héritée du rituel religieux – qui doit être associée à une invention engagée dans la remise en cause de l'utilité économico-sociale, imposée par la marchandisation du monde.

Pour une histoire *matérialiste sensible* : une histoire tournée vers les anonymes et qui a conservé la trace de leurs mains, contribue davantage à l'humanisation de l'humanité que ce culte des chefs qu'on lui assigne sans cesse. Pour une science des vestiges sans renom : créer de l'histoire avec les détritus même de l'histoire (Fuchs). Un changement de perspective consiste t-il à abandonner nos certitudes solitaires ? Quel est cet écart qui sépare le patrimoine culturel de sa transmission, la vérité de la transmissibilité ?... Lorsque la vie publique a atteint un stade où la pensée se transforme inéluctablement en une marchandise et où le langage n'est qu'un moyen de promouvoir cette marchandise, la tentative de mettre à nu une telle dépravation doit refuser d'obéir aux exigences linguistiques et théoriques actuelles avant que leurs conséquences historiques rendent une telle tentative totalement impossible, affirment Adorno et Horkheimer. Creuser avant d'arriver au bout de l'impasse. Partager une autonomie qui ne soit pas intégrée dans l'hypnotique processus de dominations… *Les choses sont moins belles que le rêve que nous avons d'elles, mais plus particulières que la notion abstraite qu'on en a.*

Antoni Flix Palafox,
-notes et collages sur l'art- extraits

Kevin Huber, « C'est le soir », acrylique sur toile 20x20cm

Un col de chemise bleue

Fragments 3

Un col de chemise bleue qui ne laisse pas deviner un torse poilu. Le complexe des épaules trop velues. Des poignées d'amour qui restent cachées sous une chemise pas entièrement déboutonnée.

Après un rencard, j'aime filer à vélo à travers la ville pour retourner à ma voiture.

Un truc que je ne comprendrai jamais dans les films. J'ai une sainte horreur des films ou séries TV qui imitent les interfaces graphiques des iPhones et qui les imitent mal. Pourquoi ne pas s'en tenir à l'interface originale ? On avait très bien compris que c'était un iPhone. Je ne comprendrai jamais.

Un truc que je ne comprendrai jamais dans les films. Ces personnages qui quittent le café dans lequel ils viennent d'être servi, sans avoir touché à leurs commandes. Je ne comprendrai jamais.

« Adrienne » apparaît constamment dans ma section « Friends Suggestion » sur Facebook. Je me demande si elle apparaît là parce que j'ai déjà regardé son profil. Ce que je sais, c'est que j'apparaîtrai dans ses suggestions, maintenant que je suis passé sur sa page. Alors, j'insiste, je passe aussi régulièrement que possible sur son profil, pour hanter son Facebook.

J'écrivais que j'aimais bien filer à vélo à travers la ville après un rencard, pour regagner ma voiture ou mon appartement. Mon abonnement de vélib a expiré il y a six mois et n'a pas été renouvelé alors que je l'avais demandé à l'hôtesse. Je me demande si la traversée du désert que je vis d'un point de vue sentimental serait plus rapide et plus courte si j'étais équipé d'un vélo.

Ça finit toujours par me surprendre, alors que ça ne devrait pas. Quand je suis impliqué dans des faits amoureux (restons général), l'envie d'écrire de nouveaux fragments me saisit à nouveau. Comme le sommeil qui s'invite, il n'y a pas d'autres possibilités que de se laisser aller pour retrouver l'ataraxie.

Écrire sous forme de fragments tous les faits amoureux, pour leur donner corps, pour leur donner une consistance qu'ils n'ont pas véritablement.

Après ma performance, Cécile me présente à l'un des artistes participant également au festival. Benjamin. Il a adoré. Cela peut se lire au sourire qui illumine son visage rond aux traits fins. Il me le confirme en me livrant ses impressions. Plus tard, alors que je quitte le festival pour rentrer dormir, il me dit au revoir. Je le sens prêt à me dire autre chose.

En quittant le festival, je dis au revoir aux membres du staff. Je retrouve Cécile avec laquelle je parle une quinzaine de minutes. Elle me dit que j'ai tapé dans l'œil de Benjamin, qui lui a fait subir un interrogatoire à mon sujet. Il me plait aussi beaucoup. On ne se recroise pas par la suite. Au retour, dans la voiture, je regarde son facebook. Il habite Paris. La vie est vraiment une belle saloperie.

Lors du festival, le premier jour, dans les rues de Saint-Jean-de-Luz, je remarque un mec vraiment très beau. Brun aux yeux verts, une barbe de trois jours, une boucle discrète à une oreille, le sens du style. Plus tard je le croise à nouveau près de l'endroit où je fais ma performance ; plus tard, il y assiste. Le lendemain, je me rends compte que nous dormons dans le même dortoir. En l'entendant parler avec ses amis, j'entends son prénom, Romuald. Plus tard, alors que je lézarde au soleil devant l'auberge de jeunesse, il vient me parler. Il sait qui je suis, car il m'a vu performer. Je prends conscience que mon boulot d'artiste peut finalement être plus efficace que toutes les applications de rencontre du monde.

Le fait amoureux change complètement mon état émotionnel. Je passe de la morosité à une drôle d'impression, qui me fait perdre les sensations de faim et de soif. J'ai le sentiment d'irradier. Mais je ne sais pas ce que j'irradie. Une sorte de bouclier sur lequel glisse tous les ennuis du quotidien.

En dehors de la révélation de Cécile, je n'ai aucun signe de faits amoureux avérés en provenance de Benjamin. Je ne tiens pas compte des indices que je fantasme, à tort, ou à raison. Ce constat me fait beaucoup de peine.

Après le festival, je me rends compte que mon aversion pour les applications de rencontres a décuplé. Je vis comme une violence la déferlante de pauvres types sur mon écran de téléphone. Maintenant que je sais que mon travail, si je m'en donne les moyens, me permet de rencontrer plein de mecs bien, sensibles, artistes, je vais pouvoir éminemment supprimer ces applications. Il suffit juste que je me donne les moyens de bien travailler.

Je ne vis pas dans le présent. Je suis constamment bloqué et nostalgique de l'événement précédent. Pendant le festival, je ne pouvais penser à autre chose qu'aux hauts sommets des Pyrénées et à mes baignades dans les eaux des lacs de montagne. Maintenant je ne pense plus qu'au festival, aux rencontres qui y ont été faites, à l'adrénaline que procure le public pendant les performances, à une relation amoureuse potentielle, et autant de possibles.

Benjamin et Romuald viennent de s'ajouter en amis sur Facebook. Ai-je déjà dit que j'avais l'impression qu'ils célèbrent ensemble le chagrin qu'ils me causent ?

Benjamin aime de nombreuses photos du festival qui ont été publiées sur Facebook. Étrangement, il n'en aime aucune des miennes. Je rappelle que sans Cécile, je n'aurais à ma connaissance aucun élément attestant le fait amoureux.

Désillusion. Elle ne met jamais bien longtemps avant de se produire. Toujours pour me rappeler de ne pas trop y prendre goût trop vite, ou trop longtemps. Le fait amoureux était une illusion, je m'en fous.

Un truc que je ne comprendrais jamais dans les films. Ces personnages qui renversent le contenu de leurs verres sur la moquette sans jamais paniquer ou arrêter de danser pour nettoyer. Je ne comprendrais jamais.

J'ai tellement épuisé mon fil d'actualité Facebook que celui-ci n'a pas d'autres choix que d' « inventer » du contenu. Le détail de tous les nouveaux amis de mes amis. Il serait temps que je mette le nez dehors.

Stéphanie n'a de cesse de m'embrouiller pour parvenir à ses fins. Elle me dit qu'elle habite tout près de Montparnasse pour me convaincre de loger chez elle, près de mon lieu de stage. Elle dit qu'elle est à « quinze minutes » de Montparnasse. Mais pas à pied ; à métro. Et quinze minutes ; quand on compte très grossièrement. Donc naturellement, elle habite à l'autre bout de Paris.

Stéphanie n'a de cesse de manipuler pour parvenir à ses fins. Plusieurs jours avant, on ne s'est pas donné d'heure de rendez-vous, si ce n'est un vague : « dans l'après-midi ». Mais le matin du jour du rendez-vous, elle me dit qu'elle y est déjà, et qu'elle veut que je la rejoigne. Comprendre : dans l'immédiat, téléportation. Je ne suis pas levé, mais j'accepte de venir une fois apprêté, une heure plus tard. Elle laisse planer le doute, me disant qu'elle ne sera peut-être plus là, puisqu'arrivée depuis un moment déjà. Elle dit que je peux la rejoindre, mais que si par malheur j'arrive cinq minutes après l'heure à laquelle elle a décidé qu'il serait trop tard, elle sera partie. Je lui demande si elle m'attendra si je prends la peine de venir mais elle répond que ça dépend de si j'arrive avant qu'elle parte.

Stéphanie n'a de cesse de briguer pour parvenir à ses fins. Elle souhaite que je transporte en voiture des meubles achetés au magasin vers son nouvel appartement ; mais ne me demande jamais explicitement de l'aide. Je ne lui propose pas spontanément de l'aider pour des raisons qui me regardent. Elle s'arrange pour connaître mes disponibilités, pour ensuite me dire qu'elle souhaite aller au magasin et acheter des meubles, un lit, des choses encombrantes impossibles à transporter en bus ou en tram. En quoi ma présence lui est-elle indispensable le jour où elle souhaite s'acheter un lit ? Mon rôle va au-delà de l'aide qu'elle attend de moi. Je dois aussi décoder ses signes, et comprendre par moi-même que je suis censé lui apporter mon aide ; et ainsi la lui proposer comme si elle lui était due.

Stéphanie n'a de cesse de faire fi de ce que je lui dis pour parvenir à ses fins. Je lui dis que je n'aime pas le téléphone, que je n'ai pas toujours mon portable sous la main pour répondre immédiatement. Elle m'appelle constamment malgré tout. Je lui dis que je suis chez ma sœur, elle me demande de passer chez Annabelle, à l'autre bout de la ville. Je lui dis que je suis en voiture, en périphérie, elle me demande si je passe par le tram, en centre-ville. Je lui dis que je suis absent de chez moi, elle y passe et sonne, et m'avertit d'un claironnant « j'arrive ! ».

Gilles Sage.

[essai] [définition] les Libristes, des lettrés contemporains qui ont une éthique

L'École des Beaux-Hacks affiche l'intention d'aider les libristes et les artistes à produire une culture commune, ça ouvre le chantier passionnant et infini de la définition des termes d'artiste et de libriste.

Alors voici une tentative de définition personnelle de ce qu'est un libriste.

Depuis leur apparition, les internets se sont déployés jusque dans nos poches avec les smartphones. Dans nos rapports avec l'administration, le travail, dans la transmission du savoir, dans nos vies sociales, et même dans nos correspondances intimes, avec une surveillance marketing et étatique généralisée. Et ceux qui ne comprennent pas comment fonctionnent ces machines, qui ne comprennent pas le code, sont tout simplement les illettrés d'aujourd'hui, condamnés à croire ce que les lettrés leur disent.

Deux sortes de lettrés

Je considère qu'il y a deux sortes de lettrés. Il y a ceux qui profitent de leur savoir pour contrôler les autres, et qui vous « offrent » des services comme on offrirait des chaînes et des boulets. Ils appâtent les citoyens avec des outils gratuits et surtout faciles d'utilisation, c'est-à-dire qui ne demandent pas de comprendre ni la machine ni le code. « Surtout ne vous occupez de rien, on s'en charge pour vous ». Une fois ces outils devenus indispensables pour l'usager, ce lettré mal-intentionné exploite ce contrôle qu'il a acquis sur ses clients, qui n'ont plus le choix que d'accepter les « terms and conditions », « les conditions générales de vente ».

Ce qui était un citoyen, est ainsi devenu un usager, et enfin un consommateur, pour reprendre leurs mots : un captif. Mais tous les lettrés n'ont pas choisi cette voie. Une petite partie, que j'appelle « les libristes », au lieu d'utiliser ce savoir pour contrôler les autres, ils le partagent, au lieu d'offrir de la facilité, ils proposent des outils ouverts, car pour eux, ces outils sont langagiers, et le langage est un bien pulic. Alors ils développent des logiciels dont ils partagent le code comme Linux, ils proposent à tout le monde d'apprendre à lire et à écrire en participant à l'écriture des outils d'une libération des femmes et des hommes par la magie. Oui, par la magie, c'est à dire par le langage qui donne vie à des objets inanimés pour qu'ils exécutent les tâches répétitives à notre place.
Alors oui, ça pique un peu d'apprendre à lire et à écrire, on s'en rappelle tous, de l'école. Et si le choix était à refaire, apprendriez-vous à lire, ou laisseriez-vous un vendeur s'en charger pour vous, même gratuitement ?

Pierre Grange-Pradéras.

Logo et carte mentale, P.G.P

De la négligence

Il y a une poétique particulière dans la matière accidentelle de la photographie, et dans son dilettantisme.

Je m'explique. Une hantise du photographe, souvent, c'est la rayure au moment de développer, la trace d'un réactif mal secoué, c'est la poussière minuscule qui vient se prendre dans une gélatine encore fragile, la peur d'échouer -encore, toujours ? - dans les nombreux processus qui mènent à la sacro-sainte photo parfaite. Les calculs avant l'instant se sont trouvés être justes, la photo ne semble pas floue une fois entrevue à la lampe inactinique, le contraste est correct. Dans mon empressement la bobine chute et se raye à terre, se couvre des fines particules que transportaient mes chaussettes - traîtresses ! -. Je récupère la bobine humide, frotte légèrement la surface si fragile sur ma manche pour enlever un brin de poussière, l'image se déchire. La photo gardera une superbe séquelle, au coin de l'œil ou en plein ciel, accompagnée d'une galaxie de fibres et de grains de poussière. A chaque fois que je souhaiterai re-scanner, revoir ce négatif des empreintes de mon passage s'amoncelleront. Je ne suis pas, vous l'aurez deviné, un adepte de la chambre aseptisée dans laquelle des gants sont obligatoires, dans laquelle l'on passe comme un fantôme, d'un lieu de vie au lieu sacré, charlotte sur les cheveux et habits sans fibres, lunettes de protection de peur de perdre un cil. Je ne suis pas non plus un obsessionnel qui cache trop peu d'accidents derrière des filtres salissants et stylisants papier froissé verre brisé brûler le bord déchirer le cadre faire comme si une fuite… Je n'ai pas non plus de démarche plastique consistant à abîmer mes photos « au-delà de l'accidentel ». Je fais simplement preuve de négligence.

Je ne vois ni la poussière comme un ennemi de la photo ni comme un précieux allié. La poussière est juste là, partie d'un environnement contrôlé, aussi peu contrôlé que la température de l'eau lors du développement, c'est à dire d'un revers de main, ni trop froide ni trop tiède.

Tout reste, et tout reste de plus en plus.

Les serpentins gris qui hébergent les prises de vue en disent parfois plus que les images qui en sortent, remises à l'endroit, corrigées, ressaisies. Ils se perdent, s'amoncellent, se rayent et se voilent, s'autodétruisent même lorsqu'ils sont mal fixés. Parfois lorsque je scanne tous ces négatifs pour rendre les photos lisibles et traite celles-ci rapidement en contrastes et niveaux divers j'ai l'impression de faire le travail de l'embaumeur qui, pour épargner à la famille la vue d'un cadavre, s'évertue à le rendre présentable ; afin qu'il reste un corps, et enfin un être à l'intérieur. Mais dans le cas de la photo, aucune famille ne connaît le mort. Cependant la manière dont il présente attirera où non quelque famille d'emprunt où bien de circonstances, curieuses et capables de prêter leur chagrin à tous les morts qui passent. Sous un cadre, cercueil de verre, l'éclat lisse, le reflet des néons.

Présenter le présentable.

Heureusement, je crois, celui qui m'a appris à développer et à tirer m'a aussi appris, indirectement peut-être, à me foutre de ces détails, où plutôt, à en faire quelque chose de vivant. Conserver les accidents, laisser arriver sans pousser au style. Conserver plus de vie qu'il n'y a de mort dans chaque pratique. C'est à lui que je le dois. Paix à son âme.

Luka Merlet.

Carl Einstein et la guerre d'Espagne

« Carl Einstein, itinéraires d'une pensée moderne »*

Découvreur de l'art africain, théoricien majeur de l'art moderne dont il publia la première somme, lucide et audacieuse, dès 1926 dans *L'art du xxe siècle,* écrivain d'avant-garde dans *Bebuquin ou les dilettantes du miracle* (1912), Carl Einstein exerça également une médiation culturelle de premier plan entre la France et l'Allemagne.

Personnalité très connue du monde des arts et des lettres tant à Berlin qu'à Paris, il signa de multiples contributions dans les revues allemandes comme *Die Aktion.* Il cofonda *Documents* à Paris en 1929 avec Georges Bataille et Michel Leiris et participa à la réalisation du film *Toni* de Jean Renoir en 1934. Ami des cubistes il opéra des croisements féconds entre divers domaines du savoir humain et sut constituer de riches réseaux de socialité dans l'Europe du moment. Intellectuel engagé dans toutes les luttes de son temps, il part combattre dès le début de la guerre d'Espagne en 1936 aux côtés des anarchistes de la colonne Durruti dont il fût proche. *Il faut enfin savoir où les mots finissent,* écrira-t-il à Picasso.

L'engagement de Carl Einstein dans le conflit espagnol est le prolongement logique et naturel de ses prises de position antérieures, c'est-à-dire sa participation aux Conseils des soldats à Bruxelles, sa lutte dans le mouvement spartakiste à Berlin et sa condamnation virulente des intellectuels vendus aux pouvoirs et traîtres à la collectivité. Il s'est intégré dans la colonne Durruti avec élan et y a trouvé l'éphémère concrétisation d'un rêve, poursuivi depuis longtemps, de fraternisation, mais plus encore de refondation de la société.

*Avec l'aimable autorisation de l'auteure, titre et texte tirés de l'ouvrage de **Liliane Meffre,** *Carl Einstein, 1856-1940. Itinéraires d'une pensée moderne,* paru aux Presses de l'Université Paris-Sorbonne en 2002.

Ndlr : Dans son exode après la victoire des fascistes il est interné avec des milliers de réfugiés dans un camp sur les plages d'Argelès-sur-mer, en Roussillon. Déporté et interné de nouveau dans un camp près de Bordeaux en 1940 il est libéré en juin. Mais se sentant menacé par l'avancée des troupes allemandes (il était sur les listes noires des nazis depuis 1933) et leurs auxiliaires de la police française, il se jeta dans le gave de Pau.
Il fût enterré à Boeil-Bézing dans les Pyrénées-Atlantiques. A l'autre bout de la chaîne de montagnes, au bord de la Méditerranée, le corps de Walter Benjamin fut déposé dans une fosse commune à PortBou.

MERIDIA - Pág. 4

LES ARTS

UNES DECLARACIONS SENSACIONALS DE CARL EINSTEIN

MIRO I DALI — L'ART REVOLUCIONARI — EL ROL DELS INTEL·LECTUALS

Aquest número ha passat per la censura

Coupure de presse communiquée par I.Solé-Sugranyes

Ci-contre, traduction de l'entretien de Carl Einstein avec le journaliste Sebastia Gasch, en 1938 à Barcelone pour la revue *Méridia* consacrée à l'art, la politique et la littérature ; tribune du front commun antifasciste.

Quelques déclarations sensationnelles de Carl Einstein

Miro et Dali - l'art révolutionnaire - le rôle des intellectuels

- Qui était cet étranger que tu conduisais l'autre jour ? Demandions-nous il y a peu à Joan Prats, un des hommes qui avec la plus grande ferveur a travaillé pour faire connaître l'Art Nouveau chez nous.

- Carl Einstein.

- Einstein ? Que fait-il ici ?

- Il lutte dans les rangs de notre armée, affirme Joan Prats.

- Comment est-ce arrivé ? Tu nous laisses sans voix. Notre surprise était justifiée, nous n'aurions jamais pensé en effet, que Carl Einstein dont nous n'avions pas de nouvelles depuis longtemps pourrait être parmi nous et lutter en faveur de notre cause. Carl Einstein, tous les passionnés d'art le connaissaient parfaitement. C'est un esthète prestigieux, ses livres, ses essais et articles qui révèlent une lucidité de pensée, une fermeté du jugement et une maîtrise de soi ne sont pas un réflexe de sensibilité d'un jour, mais disent toujours des choses justes. Découvreur de l'art des peuples primitifs, dont il a été un des premiers à étudier, après un long séjour en Afrique, directeur il y a 10 ans de « Documents », revue vivante à laquelle il collaborait pour le meilleur de l'intellectualité européenne, artistiquement et socialement avancée. Einstein a publié une quantité incalculable de livres qui ont été traduits dans beaucoup de langues. Actuellement, il prépare une « Sociologie de l'art ou fiction et réalité » et une « Histoire des lacunes dans l'histoire de l'art ». Deux livres édités par la « Nouvelle revue française ». Il est un des rares intellectuel actuellement engagé sur le front. Actuellement convalescent suite à une blessure, il passe quelques jours à Barcelone.

- Pour commencer, voulez-vous nous dire quelques mots sur Miro et Dali, deux peintres catalans renommés ?

- Miro est un peintre très catalan surtout pour les couleurs de ses toiles, un catalan primaire mais quelquefois il rate son coup pour avoir produit des œuvres qui sont plus des projets de peinture que des tableaux. C'est que le rêve est trop limité. Surtout devant la violence des faits actuels. Devant la concurrence sérieuse de ces faits, les peintres comme lui perdent souvent la partie. Cependant, Miro est le jeune qui a le plus de talents de sa génération.

- Et Dali ?

- Carte postale de 1860, *répond rapidement Einstein*. Dali et les siens explorent des antiquités idéologiques, comme Freud ce vieux romantique. Ils font une peinture pédante, d'un académisme faussement révolutionnaire, qui exploite une constellation. Evidemment, une révolte strictement esthétique est insuffisante. Ils cherchent la nouveauté, autrement archaïque, et ils finissent par se limiter eux-mêmes, continuellement. Dali fait toujours du Dali.

- On parle beaucoup dans le monde d'art révolutionnaire. Maintenant même une importante revue française a ouvert une enquête sur ce thème. Qu'en pensez-vous ?

- En principe, faire de l'art aujourd'hui est un prétexte pour éviter le danger. Toute contemplation est postérieure aux faits. Et c'est maintenant qu'il faut s'exposer sans paravents… Les mitrailleuses se moquent des poèmes et des tableaux. Les paraphrases doivent cesser. Il faut en finir avec les paraphrases.

- Mais, et l'art révolutionnaire dont je vous parlais ?

- La majorité des peintres qui font des peintures d'anecdotes révolutionnaires n'ont jamais rien vu de ce qu'il se passe et donnent seulement l'indication d'un sujet de manière caduque. L'Expressionnisme de 1805. Ces peintres remplacent les asperges de Monsieur Manet par des visions de pacifistes terrorisés parce qu'ils n'ont rien vu de la guerre. Les déformations produites par une panique qu'ils utilisent proviennent de la peur des faits et une peinture qui correspond aux faits doit être autre chose qu'un reportage. *Einstein bourre sa pipe, l'allume, réfléchit un instant et continue :* Il y a deux éléments dans la peinture pseudo-révolutionnaire : un académisme au moyen duquel on croit aller dans le sens des masses, des dirigeants de partis, et organisations et par ailleurs un dilettantisme face aux faits. C'est-à-dire que l'on peut peindre une barricade de manière académique et l'œuvre sera réactionnaire à cause de la conception picturale qui ne correspond pas à l'époque. De plus en plus il apparait un autre aspect : l'exploitation de la souffrance et de la mort d'inconnus. On donne seulement la fiction d'une collectivité mais le travail intellectuel a trop souvent servi à éviter le sacrifice et le collectif lui-même.

- Quel doit-être le rôle de l'intellectuel dans un pays en guerre ? Ne nous referons pas précisément à notre terre, mais parlons en général, des intellectuels de tout pays qui est en guerre.

- Que faut-il faire ? Eh bien, essayer d'en terminer avec le rôle « bien » engagé des intellectuels et abandonner le privilège d'une couardise vénérable et mal payée, et aller dans les tranchées. Notre existence est tellement menacée qu'il n'y a pas de lieux adéquats pour l'art. On ne peut plus mener une vie de rentier, de rêve, ni de pleurnicheur dans un faux réel. En vérité, l'art est encore exploité, utilisé comme un paravent pour protéger une contemplation inutile à la base de laquelle il y a la peur de mourir. Je crois que certains intellectuels se situent toujours dans le « señoritisme » (ndlr : fils à papa fortuné).
Le plus ridicule, c'est que vous ne trouvez guère d'intellectuels sur le front. Et les soldats le savent parfaitement. En réalité, les intellectuels continuent à mener une vie monotone, routinière, comme avant, loin des faits. Avant, ils essayaient de fournir aux bourgeois « une vie privée », maintenant ils tombent dans un conformisme théorique sans risquer leur peau, un autre conformisme. A présent, on considère l'artiste comme une sorte de fonctionnaire qui a droit à une sécurité quand tout le monde est en danger. En résumé, le rôle ridicule des intellectuels est qu'ils supportent les faits et ils ne savent pas les créer. Ils continuent l'échec d'une génération : les intellectuels avaient toujours parlé d'aventure et maintenant ils l'évitent à tout prix.

- Pourquoi avez-vous remplacé le livre par le fusil ? Pourquoi êtes-vous venu en Espagne défendre notre cause ?

- C'est l'unique chose utile en ce moment. Parce que je ne veux pas supporter une Europe fasciste. Depuis le 19 juillet (ndlr : révolte des barcelonais qui s'opposent par les armes au putsch), je lutte à vos côtés, je suis venu parce que l'Espagne est le seul peuple qui ne consente pas à être vendu, alors que tout le monde s'efforce de le vendre (ndlr : non-intervention de la France et de l'Angleterre dans le conflit pour soutenir la République). Cette guerre fait apparaître des espagnols nouveaux.

Voici ce que nous a dit Carl Einstein, des points de vue très personnels, comme vous avez pu le lire. Très personnels et très passionnés. Nous ne partageons pas toujours toutes ses affirmations catégoriques, mais nous les publions car il s'agit d'un éminent théoricien de l'esthétique et surtout un antifasciste intègre. Einstein se trouvait déjà aux côtés de Liebknecht (Karl Liebknecht, Ligue Spartakiste) pendant les journées mémorables de l'hiver 1918 à Berlin. Il a abandonné bien-être, gloire et fortune pour prendre les armes au service de la guerre que nous menons contre l'envahisseur fasciste.

Sebastia Gasch.
Traduit du catalan par Jeanne-Marie Irrmann.

Sur le plateau de télévision de l'émission « Haute Tension » ; maquette K. Huber.

Le présentateur :
- Bienvenue dans notre émission ! Nous allons parler d'éducation. Aujourd'hui nous recevons Élisabeth Cimetière qui publie « La déchéance », Brad Hamilton dont le dernier livre s'intitule « Cultivons la permaculture à l'école », et Morgane Omar qui vient d'écrire « Le vrai métier » ! Bonjour à tous les trois !

Eux :
- *d'une seule et même voix* : Bonjour !

Le présentateur :
- Élisabeth on commence par vous. Qu'est-ce qui vous met le plus en colère ?

Élisabeth :
- L'abaissement généralisé de l'école française. Cette école est devenue la salade composée premier prix de toute une génération. Les activités périscolaires s'entassent, nuisent à l'enseignement ! C' est comme si on mélangeait des chocapics avec des nouilles. L'école primaire doit retrouver ses fondamentaux : apprendre à lire, écrire, compter. Quitte à me faire taxer de réactionnaire j' assumerai mes propos jusqu'au bout. Nous devons……..

Morgane :
- Vous dites : « L'école doit retrouver ses fondamentaux ! » C'est du déjà vu madame Cimetière !

Élisabeth :
- Si vous pouviez me laisser finir ce serait sympathique ! Je reprends : il faut donc moderniser la méthode syllabique pour l'apprentissage de la lecture : mettons les lettres en couleur, faisons chanter les enfants.

Brad :
- Des couleurs ! C'est tout ce que vous proposez ? !

Élisabeth :
- Monsieur Hamilton vous réduisez mon raisonnement ! Tout le monde doit comprendre que c'est à l'école que tout se joue pour la compréhension des textes en général et donc du monde. C'est avec une méthode syllabique revisitée que nos enfants apprendront de nouveau à savoir lire. L'école de la république a privilégié l'écrit sur la parole. Aujourd'hui les choses commencent à évoluer avec la réforme Blanquer sur le baccalauréat : un grand oral de 30 minutes qui compterait pour 40 % cumulé aux autres épreuves !

Morgane :
- 60 % madame Cimetière, et 40 % pour le contrôle continu !

Élisabeth :
- 60 % si vous voulez ! Dans tous les cas c'est un premier pas ! Mais pour l'instant les élèves restent démunis. On voit ce que ça donne après pendant des entretiens d'embauche : c'est une catastrophe !

Le présentateur :
- Bien. Brad Hamilton, qu'en pensez vous ?

Brad :
- Les activités périscolaires permettent aux enfants de se découvrir, de se connaître. L'école doit les éveiller à toutes les questions de société : l' égalité hommes/femmes, l'environnement, par exemple. L'école ça doit servir à ça ! J'en ai assez d'entendre : « Le savoir théorique de l'école a été perdu ». La société à changé. L'école demande de la bienveillance, de la pratique, de l'échange, de la collaboration, c'est tout !

Élisabeth :
- Je suis d'accord avec vous sur la bienveillance ! Vous parlez ensuite de la collaboration entre les élèves : très bien ! Pour qu'ils puissent le faire les élèves doivent savoir parler ! Et pardonnez moi d'avoir à vous le dire mais le vocabulaire d'un enfant d'aujourd'hui est très faible par rapport à celui d'un enfant du passé !

Brad :
- Faible ! Les enfants réinventent la langue en s'écrivant des textos !

Élisabeth :
- Vous appelez ça réinventer la langue ? !

Brad :
- Exactement ! Ils trouvent des choses en réduisant leur phrases pour échanger plus rapidement ! Vous critiquez les activités périscolaires depuis tout à l'heure ! Savez-vous que dans le collège où j'interviens on organise un atelier philo ? Et la philo ça sert à quoi : à s'exprimer oralement , BAM ! Alors revoyez vos arguments !

Élisabeth :
- Si vous pensez une seule seconde que c'est avec deux heures de philo par semaine qu'on apprend à parler vous vous trompez ! Et d'autre part, je connais des tas d'enfants qui prennent plaisir à lire, à écrire, et quand je parle de lire et écrire je parle des vrais livres, pas des sms bâclés qu'on vient nous vanter dans les médias pour dire « Ah, vous voyez, les jeunes ont des idées ! »

Le présentateur :
- Brad Hamilton, expliquez-nous : qu'entendez-vous par permaculture ?

Brad :
- Élever des enfants c'est faire pousser des épis !

Morgane :
- AH ! Quelle imagination ! Encore un lieu commun !

Brad :
-L'agriculture intensive est morte madame Omar ! Pourquoi me direz-vous ?
Parce ce qu'elle est néfaste pour tout le monde ! Si l'école fait la même erreur que l'agriculture de masse, les élèves iront tous au casse pipe ! Si on veut récolter des épis sains, alors proposons un enseignement diversifié ! Dans la permaculture c'est pareil, on diversifie.

Le présentateur :
- Morgane Omar, on termine par vous.

Morgane :
- Écoutez, tout ce que je viens d'entendre, c'est du déjà vu. Ce que je propose, moi, c'est de supprimer toutes les matières.

Le présentateur :
-Oui mais dans quel but, que nos téléspectateurs comprennent ?

Morgane :
- J'y viens, laissez moi terminer. Donc on supprime tous les enseignements, et on les remplace par l'apprentissage d'un métier, comme le font déjà certains lycées.

Élisabeth :
- Comment voulez-vous qu'un enfant puisse se débrouiller dans une entreprise sans savoir lire, ni écrire, ni compter ! Expliquez moi madame Omar, parce que franchement, quand j'entends des conneries pareilles, j'ai envie de me tirer une balle !

Morgane :
- Tous les gosses de six ans on un rêve madame Cimetière ! Si vous les écoutez parler tous vous diront « je veux devenir ingénieur, hôtesse de l'air, chanteur ! », pour vous donner un exemple. Ce qui casse les enfants c'est l'école. Quand vous leur demandez plus tard ce qu'il veulent faire, ils vous disent « Aucune idée ». Ce à quoi vous leur répondez « Tu as le temps mais décide-toi quand même ». Le temps passe, il choisissent un secteur par défaut, ou par convenance, pour faire plaisir à leurs parents, ce qui explique que certaines filières soient bouchées, et d'autres laissées à l'abandon. Ils font donc leurs études et c'est la case chômage ! Ça j'en ai ras le bol ! Si on s'y prenait à l'âge de six ans, on verrait, que chaque enfant veut un métier différent, car chaque rêve est unique ! Finies les

voies de garage, finies les filières d'excellence, qui sont sources d'inégalité ! Quand on suit son rêve, on a un vrai métier.
Je lutterai contre l'idéologie actuelle qui consiste à penser, quelles que soient nos études, que nous devrions changer de travail comme on change de chemise. Cette idéologie vise uniquement à satisfaire la conjoncture économique à court terme.
Choisir son métier, c'est choisir l'homme ou la femme de sa vie !

- Le présentateur : Je vous remercie. Vous êtes en désaccord tous les trois, on l'a compris ! Chacun se fera son idée ! Merci de nous avoir suivis sur « Haute tension » ! Tout de suite la météo !

Kevin Huber.

Fac-similé de l'article du ***Collectif Sapin****, paru dans leur revue* **Parapluie**, *Hiver 2018.*
Entretien réalisé en août 2016.

Le jardin potager d'Ignasi, lors de l'entretien.

DE DINAR A SOPAR !

Récit de notre rencontre avec Ignasi à Colera, où nous avons échangé entre deux repas sur l'engagement et le MIL, auquel il appartenait.

Il est midi, et sous un soleil de plomb, nous déambulons dans les rues bleues et ocre de Colera. Enfin, nous trouvons la porte, en bois massif, ouvrant sur le hall imposant dont les larges marches en pierre nous mènent à une table dressée à notre attention. Anna et Ignasi nous accueillent avec un repas catalan, où discussions et idées fusent. Les présentations terminées, nous sortons de cet ancien presbytère et nous rendons dans leur jardin potager, de l'autre côté du village. Nous y entamons un « dialogue à trois voix », pendant que le reste de la troupe s'arme de feutres, crayons et appareils photos.

Le « Movimiento Iberico de Liberacion » (MIL), voit le jour en 1972 à Barcelone. Ce mouvement est composé de jeunes étudiants et ouvriers qui veulent s'attaquer au capitalisme et à ses structures politiques, dans l'Espagne franquiste. Ses membres sont issus de divers groupes marxistes et libertaires. Pendant quelques années, ils vont définir et vivre des méthodes de lutte qui passent par le soutien à des grèves, l'édition de textes révolutionnaires et l'action armée. Le groupe se dissout lorsqu'il formule une autocritique sur le risque d'enfermement groupusculaire. La pensée politique du MIL le différencie des autres groupes similaires en Europe à ce moment-là.
*voir *Une histoire désordonnée du MIL* de Cortade et *Une ébauche de l'histoire du MIL* de Sergi Rosés Cordovilla (disponible en ligne) .

En tout cas, je veux parler en catalan. J'ai honte de mon français. (rires)

Ah oui, bien sûr ! Mais tu peux aussi parler français si tu veux …

(rires) *(en français)* Bon, qu'est-ce qu'on va faire alors ?

On pourrait commencer là où on s'était arrêté au déjeuner…

Je voudrais d'abord vous poser une question… *(en catalan)* Qu'est-ce qui vous motive à vouloir discuter avec moi ? Je comprends très bien que vous soyez intéressés. Ce qui pique ma curiosité c'est pourquoi des jeunes comme vous êtes amenés à regarder dans le passé et considérer des mouvements qui peuvent vous sembler dépassés ?

On est intéressé par ces choses-là, ce que les générations précédentes ont à nous raconter, c'est important…

…En fait je voudrais vraiment savoir si tout cela vous intéresse, pour en tirer quelques leçons, ou si c'est simplement par pure curiosité ?
Il y a deux versions possibles. Pourquoi tu as fait ça, qu'est-ce qu'il s'est passé… ; ou alors pensez-vous vraiment que c'est un mouvement qui a été et qui continue, dans l'absolu ? Est-ce que la persistance des idées a plus d'importance que les actes passés ?

C'est moins de la curiosité par rapport aux faits, à ce qu'il s'est passé… On est curieux de connaître les idées que vous aviez développées à l'époque, le rapport entre théorie et pratique. On s'y intéresse et on voudrait participer au dialogue intergénérationnel, avec ces idées qui sont encore là…

Je vois bien mais ce que je voudrais savoir exactement c'est si vous voulez parler de quelque chose qui vous tient à cœur. Je me pose la question. Allez-vous exploiter cet enregistrement pour l'intégrer dans le fameux marché du spectacle, comme ça s'est déjà fait avec toute l'histoire du MIL ? J'ai une position assez critique au sujet de l'exploitation de cette histoire. Je trouve que l'on a beaucoup abusé de ce sigle (MIL) qui représente une action ponctuelle à un moment déterminé et qui a joué un rôle déterminant. Le fait est qu'on en a profité pour produire des films et écrire des livres, qu'on a livrés au marché du spectacle. Comme s'il s'agissait de quelque chose « d'assumé » par l'Histoire. C'est ce point que je voudrais éclaircir, concernant votre réel objectif. Après, si vous voulez poser des questions, posez des questions… Si vous voulez je parle en espagnol, si vous comprenez mieux…

Non, non on préfère en catalan !

Sinon il vous faudra traduire deux fois ! (rires) Alors je continue en catalan.

Pour revenir à ce que tu disais, ce n'est pas du tout le côté sensationnaliste qui nous intéresse.

Oui, j'avais compris ce que vous vouliez dire. Je signifie par-là que je ne veux pas dire quoi que ce soit qui soit récupéré par le marché. Je veux poser clairement le problème. Parce que plus on met des choses sur le marché, plus la possibilité de tirer des conclusions s'atrophie. Et il devient très dur de séparer « le bon grain de l'ivraie » (en catalan : « el grà de la palla »). Puis, à terme, les éléments accessoires prennent la place des plus importants.Il s'agit ici de traiter le fond de la question. Parce qu'il s'agit ici d'une révolte momentanée, ponctuelle, d'une émergence d'individus. Par la raison. On avait des motifs qui nous sont apparus comme pouvant briser la mythologie de l'anti-franquisme, à un moment où Franco est toujours en place.

Nous allions au-delà de la question de l'anti-franquisme et attaquions le capital à la racine. Cela s'est terminé tragiquement, alors que ça aurait pu déboucher sur un mouvement intellectuel. L'engagement dans l'action a conduit beaucoup de gens à s'y mêler. Mais dans toutes ces existences, ces vies, certains furent des victimes. Cela a fait perdre de sa force à l'action. Si on ne va pas aux racines des choses - dépasser le franquisme à l'intérieur du franquisme même - ça ne va pas… et c'est une chose difficile à comprendre. Notamment quand la majorité, l'opposition à Franco, représentait une force réellement importante. Le mouvement libertaire, lui, était en recul constant. C'est à ce moment que nous affirmions nos positions. On ne se contentait pas de faire de l'anti-franquisme mais de le remettre en question de l'intérieur. L'anti-franquisme était supporté par le capital, d'une manière ou d'une autre. La question qu'on posait était : que fait l'opposition, dans un état fasciste, sans jamais questionner l'origine de cet état des choses ? Les racines du capital, c'est la synthèse de cette époque. Qu'est-ce qui nous amène donc à l'action directe ? Plus qu'un processus d'ordre personnel, on parle d'une entreprise collective. Afin de démontrer qu'un autre type d'action est possible. Contrairement à l'action syndicale ou celle menée par les communistes[1]. C'est la base d'une réflexion faite à partir d'une problématique. Qu'est-ce qu'entrer en action ? Pourquoi doit-on le faire ? Pour briser le monopole de cette pseudo opposition, qui empêchait l'émergence d'une réflexion profonde sur le franquisme et ses racines.

[1] *Ignasi fait référence ici au passif historique entre libertaires et communistes staliniens depuis la guerre de 1936.*

Oui, une autre forme d'action, qui n'est pas celle des organisations politiques…

Il faut que vous teniez compte qu'en Europe, on est en train de créer d'autres formes d'actions similaires. Pas forcément avec les idées libertaires, mais d'extrême gauche. Le mouvement Mai 68[2], puis l'Italie[3]. Tout ça a poussé à des ruptures avec les formes d'engagement habituelles…

[2] *Révolte étudiante et ouvrière en France…*

[3] *L'opéraïsme est un courant marxiste italien « ouvriériste » apparu en 1961 autour de la revue Quaderni Rossi. En 1969, le courant opéraïste se divise en deux organisations rivales : Potere Operaio et Lotta Continua. À partir de 1972, les opéraïstes s'engagent dans l'Autonomie ouvrière (Autonomia Operaia).*

Ce sont des mouvements qui seraient nés d'une situation particulière ? D'un événement ?

L'unique différence importante qu'il y a entre ces mouvements armés d'Europe Occidentale et le nôtre, c'est que nous, nous ne sommes pas dans une démocratie. Nous savions qu'il fallait casser l'opposition légale au franquisme, l'hégémonie de l'opposition anti-franquiste. Vers 63-64, les syndicats officiels du fascisme, à système vertical[4], représentaient un édifice bien construit dans le sens d'un ordre établi. On a considéré qu'il y a eu un mouvement ouvrier spontané avant 62[5], mais ce que font les communistes à ce moment-là, c'est exactement le contraire de ce qu'ils annoncent. Ils ne font pas changer les syndicats, ils assument toute la structure à l'intérieur de leur propre organisation. Je ne les condamne pas, ce n'est pas ce que je veux dire, mais je le signale pour la condition des ouvriers. Tout ça, c'était possible de le casser. D'un point de vue théorique, c'était possible, mais d'un point de vue tactique, ça ne l'a pas été tellement. Dans les années 60, des analyses sont apparues qui recoupaient notre point de vue : un mouvement était possible. A la fin des années 68-69, nous avons participé au congrès[6]. A partir de cet événement, nous nous divisons. Car les anarchistes comme nous ne sont pas reconnus par le reste de l'organisation, qui reposait beaucoup sur l'organisation communiste. Il y avait des situationnistes et des trotskystes. Nos analyses sur l'action et la structure des syndicats ne sont pas acceptéets par le reste de l'organisation. Et ce sont les trotskystes qui l'emportent. En 68 sont établies les bases de comment briser l'hégémonie, théoriquement disons. Finalement nous décidons de passer à l'action. A l'action directe. Les analyses, nous les avions faites. Pour l'action à entreprendre, nous avons consolidé notre décision pendant deux ou trois ans avant d'agir. Ce qui était logique. Mais la situation difficile de la clandestinité allait ralentir l'organisation de l'action, la communication entre nous et le développement des idées. Pour le MIL il y eut aussi une grande difficulté, celle de prendre ses distances avec un mouvement ouvrier qui avait du mal à suivre.

[4] *FET, JONS, SEU…*

[5] *Les C.O (Commissions Ouvrières) s'auto-organisent dans les années 1960, elles s'opposaient aux syndicats verticaux. Le Parti communiste espagnol va tenter de contrôler les C.O.*

[6] *Le congrès de Carrare (Italie, septembre 1968), organisé à un moment crucial de la lutte sociale, dans la continuité de mai 68. À Carrare, dans une atmosphère enflammée, on pouvait assister à la confrontation de diverses générations de militants, depuis les combattants de la révolution espagnole, combattants antifascistes, jusqu'aux jeunesses rebelles des barricades de l'Europe centrale.*

Ce sont les débuts…

C'était juste pour démontrer que l'analyse est préalable à des décisions importantes. Surtout dans ce cas précis où il y avait des gens qui risquaient leur vie. C'était important de poser les choses clairement, sinon tu ne risques pas ta vie. Si tu risques ta vie, il faut avoir les idées bien claires pour rendre possible une activité ponctuelle.

Ce sont aussi des événements à l'extérieur de l'Espagne qui ont donné de l'élan à vos actions ?

Oui certainement, c'était important. Le fait de se sentir moins isolés. Après la 2ème Guerre Mondiale, le parti communiste s'approprie le mouvement ouvrier en Europe. Le mouvement libertaire des années 50-60[7] en Espagne en était complètement séparé. Les gens se sentaient plus isolés que dans le reste de l'Europe. Ce n'est pas le cas du MIL. On savait qu'on pouvait y trouver sinon des camarades, des « companys », des soutiens en France, par exemple. On pouvait s'appuyer sur des mouvements semblables sur le terrain de l'action.

[7] *Scission au sein de la CNT en 1945 entre réformistes et libertaires.*

Des rencontres d'individus qui ont à peu près les mêmes convictions en fait, qui ne font pas partie d'institutions politiques ? Ou d'autres mouvements libertaires ? Ou juste des individus ?

C'est une histoire qui vient des mouvements communistes et libertaires qui existaient en 34[8]. Nous les considérions comme plus avancés car plus autonomes. Dans les années 70, il était plus important d'appartenir à la mouvance autonome, que de créer ou soutenir un nouveau parti marxiste-léniniste, par exemple. À ce moment-là, l'histoire est en faveur du mouvement autonome, mais cela concernait le sud de l'Europe. Les allemands avaient une structure rigide, qui ne pouvait pas évoluer[9].

[8] *Grève générale révolutionnaire de 1934 en Espagne.*

[9] *RAF (Fraction Armée Rouge).*

Et justement l'esprit critique qui s'est développé à travers le MIL, est-il issu du situationnisme ? Avez-vous créé un lien avec le communisme libertaire ?

Oui, les premiers textes des situationnistes aident à théoriser. Même après leur dissolution[10]. Ce n'est pas une identification car à ce moment-là, ils tendent à disparaître. Ils étaient très avancés au niveau théorie, mais à nos yeux ils attachaient trop d'importance à l'anti-franquisme. Nous, nous sommes allés au-delà car nous étions marxistes. Nous étions plus pragmatiques. On s'identifiait plutôt à des intellectuels qui avaient une position éthique et esthétique[11], par rapport à ce moment-là. Il y avait par exemple la Vieille Taupe[12]. Nous sommes plus des enfants de Mai 37[13] que de Mai 68, que ce soit bien clair. La question c'est une appropriation du modèle prolétaire et si elle peut exister, il faut pouvoir casser quelque chose. Le situationnisme théorise insuffisamment sur ce sujet, parce qu'ils luttent plutôt contre le stalinisme.

[10] *L'Internationale Situationnisme se dissout en 1972.*

[11] *Rosa Luxembourg, Paul Lafargue, Henri Lefèbvre, Edgard Morin, Lucien Goldmann, Anton Pannekoek, Amadeo Bordiga… etc.*

[12] *Librairie engagée à Paris (la première époque, 1965-72), qui accueille des groupes de réflexion informels.*

[13] *Ces journées révolutionnaires sont considérées comme le plus grave des affrontements entre les représentants de la République espagnole, dominée par les staliniens, et les partisans d'une révolution sociale (depuis juillet 1936). Ils ont opposé, d'une part des anarchistes (CNT, FAI, etc.) et des groupes marxistes (POUM) aux autorités légales de la Seconde République espagnole, la Généralité de Catalogne et les partis politiques communiste (PCE) et socialiste (PSOE), d'autre part. Elles aboutissent à la destruction du POUM dans un premier temps et au démantèlement de la CNT. C'est la reprise en main du prolétariat par la contre-révolution.*

La spoliation des mouvements révolutionnaires, détournés…

Le problème c'est qu'on n'a pas eu de temps pour que l'expérience s'organise et se développe. C'est après qu'elle a pu s'étendre. Tant qu'on est dans l'action directe, il est difficile de faire autre chose : il fallait attaquer des banques, acheter des armes, vivre en clandestinité etc. La base historique était très solide, on avait commencé à publier des textes importants avec « Mai 37 » [14]. Mais l'expansion des idées s'est faite après la dissolution, un peu avant la mort de Puig Antich[15]. Des groupes ont surgi, avec des tentatives de changer les structures syndicales, mais beaucoup ont échoué. Les mouvements s'annulaient entre eux, en plus des provocations policières.

[14] *« Editions Mai 37 », maison d'édition fondée et financée par le MIL grâce aux actions d'expropriation.*

[15] *Membre du MIL garroté par l'Etat franquiste, malgré des protestations « tardives » dans la presse internationale et d'actions ponctuelles, notamment en France et en Italie. En 76, un autre membre, Oriol Solé Sugranyes, est abattu par la guardia civil lors d'une évasion collective de la prison de Ségovie.*

Et justement, il y a eu auto-dissolution du MIL quand vous vous êtes rendus compte que la lutte armée était un cycle sans fin ?

On ne pouvait pas continuer en se militarisant. Il y a un moment où ça n'a plus de sens. Une structure verticale devenait impensable, une contradiction entre nécessité d'action et une inertie de la part de certains[16]. Ce qui était difficile, c'était l'organisation des tâches. Il y avait un problème à résoudre. Mais la clandestinité n'aide à rien, car il fallait toujours se cacher de la police. Ne pas se faire prendre doit toujours primer car sinon il n'y a plus rien de possible. Les interventions directes de mai 68 sont plus une application d'une théorie, le bras armé du situationnisme. Pour nous, c'était clair que nous étions là pour la pratique, une action. Non pour théoriser sur le moment, on avait déjà fait cela quelques années avant.

[16] *Pour financer ses activités, le MIL va pratiquer l'expropriation. Entre juillet 1972 et septembre 1973, une douzaine d'attaques de banques seront revendiquées par le MIL. Ces actions de type « expropriation » comportaient le risque de création d'une organisation paramilitaire, ce que les membres du MIL comprirent eux-mêmes et qui fut une des causes de leur auto-dissolution. Un texte théorique important est produit à cette occasion.*

Santi Soler, un des membres et ami d'Ignasi, a écrit *: « Le MIL n'est pas né de la volonté de lutter contre le franquisme ; la dictature n'a pas été le détonateur. Sa lutte était dirigée contre le Capital, sous toutes ses formes. Le MIL n'a jamais 'existé' car il refusait tout type d'organisation, sinon l'organisation de tâches et jamais permanentes. Il était constitué en grande partie d'individus ayant un passé de militant politique qui s'opposaient, par leur refus de l'autoritarisme, aux partis et aux syndicats. La naissance du MIL ne se comprend que si on la rapporte à la situation du mouvement ouvrier révolutionnaire au début des années 70. Sa perspective était alors l'auto-organisation du prolétariat et l'élimination au sein des organisations ouvrières de tout type de dirigisme, partisan ou syndical. »*
Article d'El Mon, 5 mars 1985.

Ignasi, c'était intéressant aussi quand tu as répondu qu'il n'y avait pas de doctrine idéologique, quand on te posait la question sur le rapport au situationnisme. On est dans des choses piochées, dans des lectures, dans l'Histoire, pour s'approprier les idées…

Oui, indépendamment de l'action, c'est l'organisation politique des tâches qui importe face à la répression, par exemple. Les idées globales de 68, par rapport au terrain étaient un peu des « idées d'importation ». Nous avions quand même une sympathie spéciale pour les situationnistes !
(en français) Maintenant, on peut parler d'aujourd'hui…

Oui, c'est ce à quoi on pensait !

(rires) Dites-moi ce que vous en pensez, de la situation d'aujourd'hui !

Aujourd'hui, d'un point de vue général, tout mouvement à caractère un peu révolutionnaire ou critique, tend toujours à avoir une identification particulière. Les gens aiment avoir une identité, se raccrocher à un groupe du passé, se mettre en avant… C'est un problème d'identité, de reconnaissance. Alors que les actions du MIL semblaient plus pragmatiques, elles étaient un fer de lance. Le problème d'aujourd'hui c'est peut-être qu'il y a trop d'initiatives spectaculaires, et vaines…

Par exemple avec l'internet, qui socialise des opportunités. Mais internet ne détermine pas la possibilité de s'organiser, ni d'avoir un résultat positif. Par exemple, le mouvement indépendantiste catalan actuel, existe grâce à l'internet. Tu ne pouvais pas directement mobiliser 2 millions de personnes comme ça. Internet est toujours une opportunité, mais le danger est : qu'est-ce qui se passera à partir de là ? C'est la socialisation en ligne qui se retourne contre le mouvement social. On a l'exemple de Podemos. C'est « l'esquerra » (gauche) du capital. Si les mouvements sociaux se perdent dans le réseau, ils seront récupérés. C'est le danger. Bien que cela profite aussi à une forme de socialisation de gens qui vivent du salariat, par exemple, c'est difficile de transformer quelque chose avec internet. Mais en même temps il détruit le salariat, en induisant des formes de précarité. De plus en plus d'individus isolés apparaissent. Chacun reste dans son coin, il y a de moins en moins de liens réels et de solidarité. Je crois que cela rendra de plus en plus difficile le changement social, avec une sorte d'éclatement du salariat à la clé.

Le sujet social serait perdu dans la masse, coupé de la réalité..
Oui, le problème c'est qu'on peut tout gâcher avec ce genre de processus. On peut se tromper et être trompé en peu de temps, comme avec les mouvements des indignés, qui tombe sur un Pablo Iglesias. Alors que la base était très sociale au départ, non-salariale, transversale, ils ont été récupérés par une masse réactionnaire de ce pays qui s'est appuyée sur Pablo Iglesias. Après ça peut marcher dans d'autres pays, l'Afrique, la Chine, qui subissent un capitalisme expansionniste, on ne sait jamais. La question est ouverte…

C'est vrai, comme tu le disais, dans les pays et les continents que tu as cités. Le capitalisme protéiforme qui sévit là-bas éteint les gens, les endort complètement. On le voit au Népal par exemple…

Le capitalisme expansionniste chinois est passé à un capitalisme technologique, comme les américains ! Peut-on penser que l'expansion du capitalisme, sa technologie, peut éviter les guerres (rires) ?! Je ne sais pas !

…

Qué tal, anem a sopar ?!
Alors , on va dîner ?!

Propos recueillis par Oriol Calens et Florent Grazide
Croquis d'Alice Camuzeaux, Théo Destabeaux, Aurel Coudert et Victor Condou-Pécher
Photographies de Baptiste Ollivier
Traduction par J.M.J Calens

Cerveaux et cinéma.

Le travail du cinéaste sur fond de bouleversement informationnel.

La théorie du film de Kracauer repose sur l'hypothèse que la photographie et le film entretiennent une relation particulièrement étroite avec la réalité physique représentée. Les images obtenues à l'aide de méthodes de reproduction techniques présenteraient une affinité pour le monde visible. Les réalisateur·trices sont ainsi tenus de soutenir la capacité inhérente à la caméra de capturer la surface des phénomènes, par des procédés appropriés.

Kracauer appelle « matérialiste » une méthode de travail qui s'expose au « Dickicht der Dinge » (« fourré des choses »). Cette méthode questionnerait le matériau brut sur sa signification inhérente au lieu de déduire ses images d'idées préconçues. Certes, Kracauer fonde sa position à partir de l'objet lui-même, mais il laisse toutefois transparaître que sa position transcende de simples questions d'esthétique. En effet, les réalisateur·trices pour qui ce n'est pas la « réalité physique » qui est primaire, mais un objet intellectuel, se voient taxés d'idéologie par Kracauer. Ils sacrifieraient, toujours selon lui, les moments de la réalité visible à un message idéologique qu'ils entendent transmettre.
C'est en ce sens que Kracauer fait remarquer à propos du film « Octobre » de Sergueï Eisenstein le risque que les images ne soient réduites à l'état de simples illustrations d'une position politique et par là privées de leur valeur propre. Il paraît évident que Kracauer identifie comme idéologique une attitude qui voudrait réduire les choses concrètes à des hypostases d'un raisonnement conceptuel. Son propos serait une propension à la pensée idéaliste que Marx critique chez Hegel comme un réflexe inconscient d'échange de marchandises. Son mécanisme ne peut ici être explicité de façon circonstanciée : lors de l'échange, les objets qualitativement différents sont réduits à des expressions quantitatives d'un concept abstrait, celui de la valeur selon Marx.

Il est vrai que les notions de base de la valeur-travail, que Marx partage avec les économistes de l'École classique, semblent perdre leur validité dans le cours de la restructuration informationnelle de la société. Ils se donnent à voir comme des objectivations d'une formation sociétale historique marquée par le bond de productivité entrainé par la révolution industrielle. Qu'on partage ou non les préceptes des économistes classiques, toutes les théories de l'argent s'accordent à dire que l'abstraction opérée sur l'objet concret constitue la condition préalable à l'échange.

C'était Alfred Sohn-Rethel qui a élaboré l'idée selon laquelle il existe plus que des analogies structurelles latentes entre la pensée abstraite et l'économie monétaire : dans plusieurs de ces œuvres, Sohn-Rethel s'applique à prouver que la racine de la pensée intellectualiste réside historiquement et formellement dans l'abstraction réelle ayant lieu dans l'échange. Du haut de ses 16 ans, Sohn-Rethel demande à son père nourricier « Le Capital » de Marx en cadeau et c'est dans un recours rigoureux à la théorie de Marx qu'il développera par la suite ses propres idées.

Il est d'autant plus révélateur de constater les différences qui subsistent en dépit de toute concordance entre eux. Quoique Sohn-Rethel soit particulièrement soucieux du fait de définir l'abstraction idéelle comme manifestation secondaire de l'abstraction réelle, c'est-à-dire d'interpréter les formes de conscience de façon monocausale comme résultantes des rapports sociaux – en parfaite harmonie avec la doctrine marxiste orthodoxe–, il considère toutefois que ce sont les rapports de socialisation et non pas les rapports de production qui sont déterminants pour l'imaginaire prédominant.

D'après Marx, les rapports de production consistent, en premier lieu, dans les rapports sociaux qu'entretiennent les individus entre eux au cours de la production, et seulement en second lieu, dans les rapports qui déterminent la socialisation. Ainsi, il déduit le fait de l'aliénation à partir des conditions d'un travail salarial basé sur la division des tâches. Incontestablement, il existe, chez Marx aussi, une relation très étroite entre les rapports sociaux de la production et ceux d'échange : la naissance du travail salarial est intrinsèquement liée à la production de biens pour un marché (où la force du travail est elle-même marchandise). Pour Marx, qui était marqué par les bouleversements de l'industrialisation, l'accroissement des forces de production relève d'abord du progrès mécanique et, dans une moindre mesure, des formes d'organisation du travail ou de la distribution des biens.

Dans un entretien télévisé, enregistré en 1965, entre Arnold Gehlen et Adorno, ce dernier critique l'usage du terme « société industrialisée ». Selon Adorno, celui-ci est trop flou dans le sens où il renvoie à deux aspects différents, dont la séparation analytique est pourtant chère à Adorno. Le terme se rapporte d'une part à l'accroissement des forces de production techniques, d'autre part il comprend une forme spécifique de socialisation des produits et des services : l'échange d'équivalents. Adorno met en relation la mentalité de la rationalité technique avec le phénomène de la « Entformung » (« dissolution »). La « Entformung » désigne, s'appuyant sur la définition de Max Scheler, une levée des moments quantitatifs au profit d'une quantification croissante. Il en vient à la conclusion que cet état d'esprit intellectuel ne résulte ni de la technologie, ni de la science. Celui-ci serait davantage en relation avec « l'ordre des rapports sociaux », c'est-à-dire qu'il naît du principe d'échange universel.

Il est édifiant que la notion de technique adornienne est conçue sur les industries classiques tandis qu'il traite les produits de l'industrie culturelle comme des éléments de la superstructure sociale. C'est cependant dans la notion analogue de « Bewusstseinsindustrie » (« industrie de la conscience ») de H. M. Enzensberger que cela s'articule plus nettement. Elle se disqualifie par son nom même d'être un élément de l'infrastructure sociale. Gehlen, en revanche, insiste sur la nécessité d'interpréter l'évolution des nouveaux « Verkehrs und Nachrichtenmittel » (« moyens de transport et de la diffusion des informations ») comme un moment qualitativement nouveau du progrès technique.

Étant donné qu'Adorno réduit l'évolution des forces de production au sens marxiste principalement aux avancées des systèmes mécaniques, il se prive de la possibilité d'interpréter la généralisation des nouveaux médias de communication comme un bond de productivité. C'est seulement vers la fin des années 1990 que le post-opéraïsme, sous des circonstances modifiées, parvient à réintroduire utilement cette notion dans le discours théorique en la qualifiant de « matrice du post-fordisme » (Virno). La culture industrielle faisait office de secteur clé de la « new economy » et a créé de nouvelles structures de production et pratiques économiques qui influencent de façon significative la nouvelle économie connectée. De nouvelles formes de travail naissent qui ne s'appliquent au critères de « travail aliéné » de Marx que dans une mesure limitée. Toutefois, le travail intellectuel est désormais sujet à des stratégies d'internationalisation et de délocalisation (« off-shoring ») alors que l'espace informationnel qu'est Internet est en passe de devenir le lieu de production mondial. Cette « industrialisation d'un type nouveau » expose le travailleur intellectuel aux politiques de rationalisation du management.

Le fait que l'École de Francfort est restée prisonnière des catégories du modèle fordiste a entravé la possibilité d'interpréter le capitalisme informationnel dans le cadre de la théorie marxiste. Dans les années 1970, le fordisme a connu une crise. Les entreprises ne parvenaient pas à conquérir une quantité suffisante de nouveaux marchés pour écouler les capacités croissantes de biens et services produits. Afin d'empêcher leur effondrement l'économie industrielle classique s'est vue obligée de créer une architecture organisationnelle et informationnelle permettant une extension de la sphère de la circulation. Dans ce contexte, le focus du management se détourna de l'augmentation de la masse de produits et du temps nécessaire à leur production pour se tourner vers l'aménagement des structures organisationnelles ayant pour but une socialisation efficace.

Les systèmes d'information et de communication complexes et mondialement connectés constituent le fondement technologique pour la projection et réorganisation globale de processus d'affaire et de chaînes de valeur. Il incombe aux travailleurs intellectuels de collecter et gérer des données et de développer les TIC (technologies de l'information et de la communication). C'est dans son livre « Geistige und körperliche Arbeit Zur Theorie gesellschaftlicher Synthesis » paru dans les années 1970 que Sohn-Rethel a développé pour la première fois l'idée selon laquelle la forme de la connaissance résulte de la forme de la socialisation. On est amené à supposer qu'il possédait une idée des transformations sociétales à venir qui allaient faire sauter le paradigme de la production. Son actualité réside de nos jours dans la réhabilitation de la catégorie de la socialisation.

Il est évident que Marx, en son temps, ne pouvait pas encore prévoir les évolutions parce qu'il était encore essentiellement marqué par les économistes de l'École classique. Pour les caméralistes et les mercantilistes, le commerce était considéré comme première source de la richesse. Comme chacun sait, la novation du « An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations » de Smith consistait à avoir élevé le travail au rang de mesure de la valeur.

Jonas Hermanns.

Galop d'essai de spécialité

« Vous faites partie d'une équipe de campagne d'un candidat à l'élection présidentielle. Les responsables de l'équipe vous demandent de rédiger une note à destination du candidat et de son staff rapproché sur le sujet suivant : 'Une France de propriétaires, mauvaise ou bonne idée ?' Vous êtes bien entendu libre de développer un point de vue politique et donc nécessairement partial. »

A l'intention du candidat l'Esprit-se-réalisant, réponse à la question « Une France de propriétaires, mauvaise ou bonne idée ? ».

La France aux propriétaires !

« Qui pense abstrait ? » s'interroge Hegel dans un article de 1807 (Hegel ; 1807). A cette question, il répond « L'homme inculte, non l'homme cultivé. La bonne société ne pense pas abstraitement parce que cela est trop facile, trop vulgaire - je ne parle pas de la position sociale -, non par une vaine prétention de noblesse qui se placerait au-dessus de ce qu'elle ne peut atteindre, mais en raison de la non-valeur interne de la chose ». Ainsi, au Parti du Détournement Scandaleux du Non-Savoir-Vivre Spectaculaire (PDSNSVS), après s'être posé la même question que le plus grand penseur bourgeois de notre ère, nous décrétons que la France – puisqu'il semble qu'il faille malheureusement se limiter à ce triste bout de terrain –, *doit* être une France *de* propriétaires – c'est-à-dire composée *par* et *pour* des propriétaires. Evidemment, annoncée de but en blanc à notre prétendu et potentiel électorat, il semble bien que cette phrase sonne aussi absurde que la question qui la précède. Pourtant, si notre choix apparait tranché c'est bien parce que nous avons cessé de penser abstraitement.

Pour mieux comprendre notre propos, partons d'un paradoxe d'origine statistique. Comment se fait-il que, d'un côté il semble que 65 % du patrimoine total en France soit possédé par 10 % des individus de la population en 2010 (et 25 % par 1 % de la population) (Piketty ; 2013) ; et que, de l'autre, nous affirmons que 100 % des individus de la population, c'est-à-dire 67 millions d'individus (INSEE ; février 2018), sont des propriétaires (bien que l'immense majorité n'en soit pas consciente) ?

Ces représentations du monde antagonistes sont le fruit d'un quiproquo, ou plutôt d'une réalité *inversée* d'une part, comme l'aurait commenté avec sa sournoiserie habituelle, notre gourou bien aimé, Guy Debord ; et d'autre part, d'une volonté de *détournement* de cette inversion réelle par le PDSNSVS. Dans l'optique de galvaniser les consciences et de permettre à notre candidat, l'Esprit-se-réalisant, d'être le plus clair possible au sein des divers meetings, débats et *shows* auxquels il sera invité, il semble évident qu'il faille développer ces deux principales idées. Il faut donc que l'Esprit-se-réalisant explique la *déconstruction* de l'abstraction « propriétaire » ; puis, le détournement de cette même catégorie en vue d'une destruction du Spectacle, c'est-à-dire du monde « médiatisé par des images » et de l'accumulation de celles-ci (Debord ; 1967). Un tel développement nous permettra ainsi de clarifier la position politique du PDSNSVS.

Le propriétaire moderne : ce sujet aliéné.

Si, comme déclarait Proudhon, « La propriété, c'est le vol ! » (Proudhon ; 1836), le propriétaire est-il un voleur ? Si oui, il apparait immédiatement à la conscience naïve[1] et à son éthique qu'une « France de propriétaire » est une mauvaise chose. D'ailleurs, il n'y a pas que les anarchistes individualistes qui le prônent. Déjà T. More, dans *L'Utopie* expliquait, à travers le récit d'Hythlodée, que la véritable chrétienté était, non pas une communauté qui se base sur la propriété privée, mais une qui se base sur la propriété commune (More ; 1516). Plus tard Rousseau, dans *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes (Rousseau ; 1755) expliquait que la corruption de l'homme commençait avec la propriété. Pourtant, la propriété, et plus particulièrement le droit de propriété, reste un principe fondamental des régimes politiques français depuis la Révolution. Il figure ainsi à l'article 17 de la Déclaration des Droit de l'Homme et du Citoyen, qui, depuis 1971, a été réifiée à égalité avec la Constitution de la Vème République dans la hiérarchie des normes et fait partie du bloc de constitutionalité. Il possède aussi une place principale dans le Code Civile en vigueur depuis 1804 (article 544).*

S'il figure à la base de notre vie politique et légale, il est aussi, comme le montre T. Piketty, la justification des inégalités. Mais qu'est-ce que la propriété ? Etymologiquement, comme l'écrit Bodin : c'est une « qualité par laquelle un mot exprime exactement une idée ». C'est une caractéristique essentielle d'une chose, les propriétés d'une chose constitue sa définition, par exemple la propriété de l'homme c'est d'être mortel, c'est donc un attribut insécable, inséparable de la substance à laquelle il est attribué. C'est aussi pourquoi, connaitre ce qui dépend de soi et ce qui ne dépend pas de soi constitue le socle de la morale pour le stoïcisme (Epictète ; -50 av JC). Or, le propre de la modernité, est une inversion totale de ce qu'*est* la propriété : c'est rendre ce qui ne dépend pas de soi inséparable de soi-même. La propriété n'est donc plus le *propre*, mais une altérité, une extériorité rendue, par convention, immanente. Le propriétaire transpose alors vers l'extérieur ce qui le définit, il s'aliène. Elle n'est plus le *propre* du sujet, mais un objet *réifié* socialement comme le propre du sujet. Cette tendance est donc d'autant plus paradoxale qu'elle accompagne le désenchantement du monde (Weber), la mort de Dieu (Nietzsche) ou encore l'athéisme (Feuerbach).

En supprimant la transcendance divine ou magique, c'est-à-dire la conception d'être soi même une propriété du monde, le sujet s'est de nouveau lui-même aliéné aux choses. Il y a une transposition de la transcendance de Dieu – le créateur des sujets – aux choses – créatures des sujets. En effet, en économie la notion de propriétaire est définie de la sorte : « personne physique ou morale détentrice du droit de propriété et de toutes ses attributions sur un bien meuble, immeuble ou immatériel. Dans les sociétés modernes, le droit de propriété correspond à un titre, un acte de donation etc. » (Beitone, Alain ; 2007) Etre propriétaire se base ainsi sur le droit de propriété, c'est-à-dire sur un fondement légal rationnel pour reprendre les mots de Weber. Il se définit ainsi : « le droit de propriété organise socialement le pouvoir de l'individu sur les biens, en cela il donne la mesure de l'exclusion à l'autre » (Alland, Denis ; 2003).

Ainsi, tout propriétaire qui puisse exister aujourd'hui, est un être aliéné. Le prolétaire aliène son immanence en travaillant pour autrui tandis que le capitaliste aliène son immanence par les choses qu'il possède par convention, bien que produites par le travailleur. Le fétichisme est donc, dans notre France moderne, universel. On dit que le Spectacle est *dilué* (Debord ; 1967).

Photo du candidat L'Esprit-se-réalisant*, prise par un membre du PDSNSV*

Le propriétaire en devenir : un sujet émancipé.

On comprend un peu mieux le paradoxe statistique que l'on a proposé plus haut. Tout individu, étant donné son existence encadrée par la totalité du Spectacle, c'est-à-dire par la modernité, son mode de production capitaliste et les différentes structures dans lesquelles il a été jeté et au travers desquelles il évolue, est sujet de l'aliénation. Certains sont « plus » propriétaires que d'autres car ils *possèdent* plus de marchandises que d'autres, mais raisonner dans un tel cadre nous empêche de comprendre réellement ce que l'on veut dire. Lorsque nous proposons fermement qu'il faut « Une France de propriétaires », c'est, certes, une France où chaque individu est, autant qu'un autre, propriétaire des moyens de production, mais une telle possibilité ne peut se réaliser que par la réalisation de la propriété de soi-même par soi-même. Le PDSNSVS se positionne alors pour un anticapitalisme qui prône une radicalité supérieure à toute autre tentative d'émancipation, car en plus du mode de production marchand, c'est bien l'intégralité des institutions qui est visée. « Être-en-et-pour-soi » (Hegel ; 1807), et étendre cela à l'intégralité de la population du territoire Français, voilà ce que l'on veut dire par la réponse positive à la question.

On peut alors, comme A. Jappe (Jappe ; 2017), regarder la lutte des classes non pas comme une tentative plausible de sortie du capitalisme, de son dépassement, mais d'une lutte pour l'accès universel à la propriété en tant qu'aliénation. Tant que le sujet ne place pas en lui-même la propriété et qu'il voit la propriété comme une acquisition à avoir, il est sujet aliéné. Le PDSNSVS rejette ainsi toute critique qui cherche à émanciper, soit dans le cas d'un B. Friot à travers une réappropriation du travail abstrait par le collectif (B. Friot ; 2012), c'est-à-dire dans une logique bureaucratique proche du stalinisme, soit dans le cas d'un M. Clouscard ou d'un Houelbecq qui, par une critique de la valeur d'échange, en viennent à prôner la valeur d'usage et sombrent dans une réaction apoétique apologisant le « c'était-mieux-avant ». On regrette une lente évolution juridique du droit de propriété, toujours axée sur une propriété privée (trois changements majeurs depuis 1804 : en 1926, le droit à une indemnité pour le locataire commerçant s'il y a un non-renouvellement du bail ; en 1946 et en 1980 le fermier peut exploiter le bien d'un propriétaire, droit qui était l'exclusivité du propriétaire) (Alland, Denis ; 2003). Néanmoins, ces réformes restent fades, car ce que l'on souhaite au PDSNSVS, c'est bien le *dépassement* de la réalité inversée, et non de tenter d'en colmater les brèches.

Une question qui clarifie notre position.

Il ne nous étonnera pas que le citoyen hésite, vis-à-vis de la position du PDSNSVS, à le placer sur l'échiquier politique, puisque le parti s'exprime dans des termes qui critiquent les catégories de pensée de la conscience réifiée. Sans vouloir reprendre le jargon démagogique, mais en le détournant quelque peu, le PDSNSVS affirme clairement *dépasser* l'échiquier, mais pour autant, c'est un dépassement « par la gauche » en quelque sorte, car c'est bien l'émancipation que nous proposons. Le candidat l'Esprit-se-réalisant est aujourd'hui est dans la même situation que Socrate, dans le *Gorgias,* il est le dentiste en passe de se faire juger dans un tribunal où la défense est incarnée par des confiseurs et les jurés par des enfants (Platon ; 2011). La question : « Une France de propriétaires, mauvaise ou bonne idée » ? nous permet ainsi de donner des points de repère au citoyen, car la critique de la catégorie « propriétaire » est analogue à celle du « travail » ou encore de la « marchandise » chez Marx.

Evidemment, un tel discours ne convient aucunement aux stratégies d'accaparement du pouvoir par l'élection telles qu'elles se mettent en place dans un régime représentatif comme le théorisent A. Downs, Frey ou encore Nordhaus (Deloye et Mayer ; 2017). Il faudrait peut-être s'interroger sur les *demandes* des électeurs et les anticiper. Il faudrait ainsi faire des sondages, mais aussi ne surtout pas s'éloigner du sens commun du mot « propriétaire ». Seulement, une telle ambition nous propulserait alors nous-mêmes vers une aliénation, car l'homme ne deviendrait plus une fin, mais bien un moyen. Or, au PDSNSVS, ce qui nous intéresse c'est avant tout la destruction de ce mode de production politique. Le détournement est notre arme favorite, notre tactique est de provoquer un scandale qui dévoile l'absurdité de la vie réifiée. Critiquer la notion de « propriétaire » telle qu'elle nous apparait tant communément que scientifiquement, s'ancre profondément dans une critique de la quotidienneté proposée par un certain H. Lefebvre dans sa *Critique du quotidien* (Lefebvre ; 1947).

« Que faire ? » non pas comme dirait Lénine, mais bien plutôt Tchernychevski. Rien, si ce n'est tout. Ainsi la France de propriétaires c'est une France où chaque individu se réapproprie les moments de sa propre existence : il crée des situations, c'est-à-dire qu'il (re) trouve sa propre subjectivité et s'objectivise à partir de celle-ci et non à partir d'une objectivation qui lui échappe (par exemple être un prolétaire, un fonctionnaire, un étudiant, un professeur etc.). Ainsi, il ne prend plus le point de vue que le Spectacle porte sur lui, mais le point de vue de lui-même sur lui-même. Cela se traduit ainsi, par une destruction de chaque parcelle de moment de vie-morte, de rapports sociaux réifiés et d'institutionnalisation de notre existence.

Et, comme souvent notre candidat aime le rappeler : « les conditions objectives sont réunies ».

Isidore Rémila.

Diagnostic errant

Ce qui éponge cherche à conserver son aspect.
Les évènements s'accomplissent en glissant,
forcés à l'adoption de passagers qui ne bougent pas,
dont on empile les textures ;
comme des manteaux parmi lesquels on retrouve des personnes que l'on n'a pas vu depuis longtemps dégringoler de leur anniversaire.

Un pneu partout

La raideur du rire, assise par terre sur la tranche, se tape de la coulure réglisse
qui par la manche décline, vers la rive d'obsèques,
Des palmiers d'agent noir s'épanche la lente publication des poux,
jusqu'au niveau d'une hanche invertébrée jusqu'au cou,
Ajourée par le vent, le sable, les poursuites de type A et B, l'oxyde,
Seul un galet décide d'enfoncer dans ce ventre, les songes d'un pneu partout.

La manie du textile

Mou comme le fer, l'Homme recueille les particules du savoir-vivre en quête de doublure. Son emplacement est complexe car il dépend de la lumière, s'affine follement à proximité d'une figurine, et la souplesse de ses tissus s'incline aux fenêtres. Une goutte d'eau traverse le vase comme une envie de tuer ; péril sur lequel s'assoit son hébergeur car une question abritée demeure fragile.
Aux fils qui pendent, à être supprimés, dérobés, ou enrobés, s'applique le même indice d'écluse ; en l'actionnant je déballe le pull dont nul ne sait comment il a été conçu, et qui, par là, sera prudemment conservé, cherchant par ailleurs plus de difficultés à en produire le renouveau.

Cécile Noguès.

Kevin Huber, Canada, acrylique sur toile 30x50cm

« Foutre le bordel » : le but de l'approche dialectique ?

Nouveauté littéraire du mois surtout à ne pas lire : *Le Danger sociologique*, par Gérard Bronner et Etienne Gehin ! Si ceux-ci refusent que la science, dont ils semblent être médiatiquement les représentants, soit « un sport de combat », c'est peut-être parce que Bronner a fait partie du conseil d'orientation scientifique d'Areva et de l'équipe de chercheurs avec qui dialoguait E. Macron.[1] Le conflit d'intérêt est flagrant, on en ressent d'ici l'hypocrisie – ou l'erreur épistémologique, pour ceux qui préfèrent – d'un M. Weber[2] ; un peu comme si la science était déconnectée de toute sphère politique et économique, un peu comme si le scientifique était un observateur, un individu capable de flotter au-dessus du mode de production, et qui, bien sûr, n'aurait rien à voir avec la politique. Quelle exemplification merveilleuse de la Raison démystificatrice mystifiante malgré elle[3] ! Si la science ne doit surtout pas « foutre le bordel », ce que n'aime pas notre cher Président[4], c'est aussi parce que celui-ci l'ancre ontologiquement et épistémologiquement dans la posture dominante du XXe siècle : le positivisme et l'empirisme logique.

Revenons un peu dessus…

Ces approches donnent exclusivement la priorité à l'empiricité, c'est-à-dire que la science se réduit à l'expérience sensible : observation, hypothèse, expérimentation et vérification. Il faut donc partir des faits. Prenons, à titre d'exemple, les deux premières propositions, surement surinterprétées par la suite, du *Tractactus logico-philosophicus* de Wittgenstein le philosophe qui a de loin eu la plus grande influence sur l'épistémologie anglosaxonne au XXème siècle. Il déclare et commence son ouvrage par : « 1 – Le monde est tout ce qui a lieu. 1.1 – Le monde est la totalité des faits, non des choses.[5]. » Or, partir des faits, c'est les oublier, c'est les nier, c'est finalement les regarder comme des choses et rien de plus. De sorte que s'installe consciemment ou in-consciemment[6] une priorité à la facticité qui se conjugue par l'oubli de la contingence intrinsèque du fait. Il devient illusoirement une pure nécessité. Par conséquent, on assiste à la réification du fait en substance, c'est-à-dire en reprenant les mots de Descartes : « Lorsque nous concevons la substance, nous concevons une chose qui existe en telle façon qu'elle n'a besoin que de soi-même pour exister. » [7]

Une telle posture, appliquée aux sciences sociales, dans leur théorie et leur pratique, est celle justement abordée par des sociologues tels que Gérard Bronner et Etienne Gehin. Toutefois, dans de nombreux cas, ce refus de se questionner sur une telle contingence réifiée en une nécessité n'est pas forcément volontaire.

En effet, en tant que nous sommes des êtres jetés au monde. Nous mettons les pieds dans un monde déjà théorisé, un monde qui est déjà le fruit d'un débat historique et de praxis différentes de la science qui opposent, en en forçant les traits, Vienne[8] à Francfort[9], Comte[10] et Smith[11] à Marx[12], Condillac[13] à Hegel ou encore Socrate à Anaxagore[14] ; débat qui fut malheureusement remporté par les positivistes dont le représentant le plus radical est surement Carnap, membre du Cercle de Vienne. Il déclare ainsi dans le *Manifeste du cercle de vienne* : « La netteté et la clarté sont visées, les lointains sombres et les profondeurs insondables refusés ; en science, pas de « profondeur », tout n'est que surface » [15]. Une telle praxis de la théorie, qui ne questionne jamais la contingence intrinsèque aux faits, les rend, malgré eux, nécessaires. En effet, pourquoi questionner le fait, puisque celui-ci *est* ?

Pourtant, la manifestation du fait dans le monde répond à une autre contingence qu'il s'agit d'élucider, par exemple l'émergence du capitalisme ou du système représentatif. Une théorie critique se doit, en tant que dialectique et contrairement à l'approche positiviste, de toujours prendre l'immédiat comme *déjà* médiatisé, de rendre à ce qui semble simple sa complexité, d'accepter l'expérience négative : ce désespoir de la conscience qui se mesure au monde.[16] Ainsi le processus de connaissance doit être dialectique, toute autre approche, bien que non forcément complètement fausse, manquera toujours son objet, manquera toujours sa cible par l'incapacité de cerner la distance même qui la sépare d'elle. Sans dialectique, la science n'est que pure idéologie[17] : une analyse du réel qui ne coïncide jamais avec lui, car incapable de le saisir dans sa nature, c'est-à-dire comme un processus. Une telle posture est explicitement historique, éthique et politique. Mais qui a dit que la science ne s'engouffrait pas fatalement dans ces domaines ? Surement un positiviste. Une théorie critique est désaliénante, émancipatrice, libératrice.
En un mot, il faut en revenir à Hegel. Or, revenir à Hegel, ce n'est pas seulement revenir à un philosophe mystérieusement mort à Berlin en 1831, ce n'est pas seulement revenir à l'œuvre la plus complexe de l'histoire de l'humanité ; mais c'est revenir à un désir d'embrasser le monde en sa totalité, de saisir et d'être saisi par l'Absolu. Bien sûr, une telle déclaration est une déclaration spéculative puisqu'à aucun moment un tel langage ne peut se comprendre s'il ne se délie pas de lui-même. « Hegel est cette pierre indigeste » déclarait quelque part Foucault, oui certes, tous les commentateurs le disent, c'est une lecture ligne par ligne, mot par mot, longue, fastidieuse, mais pourtant délivrante. Le résultat de la science, de l'être, est dans sa réalisation même. Il est commencement, développement et fin. Ne pas vouloir essayer de le comprendre, c'est vivre dans la fausseté et dans la tourmente d'une conscience qui, jamais, ne pourra égaliser son savoir au monde qui lui apparaît.

Contre tous, ou presque ! Emparons-nous de cette méthodologie, réaffirmons une science comme devant être dialectique, pour que celle-ci soit enfin à la mesure de ses ambitions : atteindre les Lumières[18]. En outre, il faut se dessaisir de toute posture de neutralité axiologique, la science implique une éthique, une politique.

Il faut rejeter toute tentative d'une science qui place son objet extérieur au sujet. Ou alors, nous ne serions que les dépositaires d'une science du spectacle, une science qui tente de colmater des brèches. On finit par appeler « externalités négatives » les problèmes du monde qui nous entoure, sans comprendre que celles-ci en sont intrinsèques. Toute science est politique en tant qu'elle se fonde sur une approche métaphysique du monde, mais ce fondement peut être souvent in-conscient. Par conséquent, l'approche de Bronner et Gehin est bel et bien une approche positiviste par son fond et son contenu. Néanmoins, aux vues des différentes institutions et personnages qui gravitent autour de ces individus, ne commettons pas l'erreur de croire qu'ici l'adoption du positivisme est la conséquence d'une in-conscience de la contingence de la facticité. Ces scientifiques spécialistes sont les représentants de l'intelligentsia bourgeoise, de la figure de l'expert et du chien de garde[19]. Une théorie critique, c'est une théorie qui accepte de renverser le paradigme métaphysique dans lequel elle nait, par la prise de conscience de son appartenance à cette représentation du monde et à sa place dans le mode de production.

Ainsi, toute théorisation qui part des faits doit, pour saisir le réel, accepter la négation d'elle-même par sa remise en question totale, pour être par la suite rattachée à une totalité plus compréhensive du monde tel qu'il est. En ce sens, l'approche dialectique est une science qui ne peut que « foutre le bordel ».

Isidore Rémila.

Notes

1-Article en ligne Médiapart : « Sociologie : le danger de la pseudo neutralité »
2-Weber Max, Le savant et le politique
3-Horkheimer Max et Adorno Théodor W. La dialectique de la Raison
4-Article en ligne Le Parisien : « Au lieu de foutre le bordel pourquoi Macron casse son image jupitérienne ? »
5-Wittgenstein Ludwig Tractatus logico-philosophicus, ed. Gallimard col Tel, 1993, p33
6-Pour le concept d'in-conscience et non d'inconscience voire Jean Paul Sartre, L'Être et le Néant, « introduction ». « La conscience étant toujours conscience de quelque chose » (Husserl) l'in-conscience n'est donc pas la non conscience d'une chose refoulée, mais la non conscience d'une chose par la conscience sans pour autant que cette chose ait été stockée au préalable.
7-Descartes René, Principe de la philosophie, ed. Vrin, 2009, p77
8-Voir par exemple les œuvres de Carnap, Schlikh, Neurath, Hempel, ou pour une vision globale voir Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits chez Vrin
9-Voir par exemple les œuvres d'Adorno, Horkheimer, Bloch, Marcuse.
10-Voir les Cours de philosophie positive
11-Voir De la richesse des nations
12-Voir les Grundrisse de 1857
13-Voir L'empirisme français de la seconde classe de l'Institut national de 1795
14-Voir Platon, Phédon
15-Manifeste du Cercle de Vienne, La conception métaphysique du monde, Vrin 2010, p110
16-Hegel, G.W.F. Phénoménologie de l'Esprit, « Préface », Vrin, Paris 2016
17-Je me réfère à la définition de l'idéologie chez Karl Mannheim dans Idéologie et utopie
18-Kant Emmanuel, Qu'est-ce que les Lumières, Gallimard ed Folio Essai, Paris 1985
19-Halimi Serge, Les nouveaux chiens de garde, Raison d'agir, 1997

Bon coup de vote !

« Si je n'ai pas peur, tu n'as pas plus de pouvoir » Jordi Cuixart.

Deux figures connues sans relation font volte face.
Astres mutants ils dérivent dans une course effrénée.
En parallèle, virevoltent à contre-sens.
Bravant la mort, hors de la loi, une lueur nouvelle ?

Notre droit, monsieur, mon vote à moi est celui
de chacun, et non le tien, oh roi, il est le peuple.
Tous devant la liberté, en trêve,
Tous défendant l'entrée des urnes.

Un oiseau noir, qui vient de loin :
gris personnage puant le haut fonctionnaire.
Un oiseau noir, qui vient de loin :
tradition hispanique, ménine au cœur d'ail.
A nouveau, ici, la Sainte Inquisition.
Juges, financiers sous la loi du Bourbon.

L'œil du Dieu du mal en forme d'hélicoptère
…pourfend la voûte diaphane...
de notre ciel…et lacère la paix…
et déchire les bannières… aïe !
les constellations…

L'oiseau de mauvais augure.
Rien d'un ailleurs qui sème la concorde
atroces sifflements de pales en croix,
sur la mer et dans le ciel.
Nefs impériales pleines de pus et
d'oeufs de noirs oiseaux, de poux noirs,
de larves, de porcs, de guerriers.

Ils veulent interdire les urnes par un système caduc.
Triomphe le plus vif : la résistance des villages.
Tant de républicains, verts, jaunes, bleus, rouges
face à un seul gris perroquet, vieux soldat qui
déraisonne, armé, mité, castré, Grand général.
Votons contre le tyran !

Tous ensemble pour sauver urnes et votes,
avec nos chants et, mains levées, le cri :
« Nous voulons voter ! » « Où sont les urnes ? »
Oppresseur.
À coups de faux, coups de boule, coups
de poèmes contre l'oppresseur.

Chaque vote est un coup de notre corps
Toujours contre le corps de la répression.
Jamais un vote n'a contenu tant de douleur :
Chaque vote est douleur morale,
douleur physique solidaire.

Sujet lyrique collectif. Que vaut un vote
unique quand s'ajoutent les voix du peuple ?
Nous n'avons pas peur.
Que tombe l'Inquisition !

Reprenons le vers à césure.
Les rythmes se font votes.

Vicenç Altaió, Barcelona, 1er Octobre 2017.
Traduit du catalan par Jeanne-Marie Irrmann.

C.C.T. le livre à venir de B.B.B.

Début mars sur le campus universitaire de Bordeaux, dans l'amphithéâtre Aliénor d'Aquitaine de Sciences-Po, à l'initiative de l'association d'étudiants « Tcepa » (Toutes Choses Etant Egales Par Ailleurs), Yassine Berrada présente l'ouvrage à paraître « Combattre le capitalisme totalitaire » de Benoît Bohy-Bunel. Quelques étudiants sont présents. La captation audio est assurée par le Collectif Sapin. En préambule, une rapide présentation de VUPP est faite.

« Combattre le capitalisme totalitaire » de Benoît Bohy-Bunel entend traiter d'une domination capitaliste impersonnelle, puisque régie par 4 notions abstraites qui vont tout au long guider notre réflexion : travail, marchandise, argent, valeur. C'est une théorie critique générale qui s'organise en 3 parties distinctes.

La 1re partie se focalise sur la nature même du capitalisme, il est totalitaire, dominant et intraitable. Toutes tentatives de le réguler (Etat) ou de l'altérer (alter capitalisme) ne changeront rien aux 4 notions qui le motorisent et qui nous régissent consciemment et inconsciemment. De ces notions abstraites se dégagent deux processus inévitables : le fétichisme marchand (Marx) et la réification (Lukacs). Le premier provoque une relation quasi « religieuse » entre individus et marchandises, et le second tend à chosifier toute relation sociale dans la logique de ces 4 notions motrices. Bohy-Bunel donne un exemple de la réification : « s'il y a une relation impersonnelle qui dirige le tout social, il n'en demeure pas moins que le salarié exploité par son patron est avec lui dans une relation concrète dans laquelle il peut se sentir dominer. Cette nuance n'annule pas l'idée de domination impersonnelle : car on continue aussi de montrer que le pouvoir « gestionnaire » lui-même ne contrôle pas vraiment sa gestion, est dépossédé par ses outils de gestion, détruit sans le savoir son propre système, si bien que la dimension interpersonnelle de sa domination se fait sur fond de domination abstraite et impersonnelle. » L'homme dominé vit alors une socialité contradictoire, révélée par la dialectique (moyen d'analyse).

Dans la 2e partie, Benoît Bohy-Bunel tente de livrer une méthode et une contre-méthode pour les identités collectives qui subissent plusieurs formes de domination dans les sociétés capitalistes (intersectionnalité). Ces identités collectives sont composées de trajectoires individuelles qui vont fatalement partager une ou plusieurs mêmes dominations. Pour Bohy-Bunel, si on arrive à définir ces identités collectives, cela permettrait de discerner leurs oppressions communes, de même nature, consubstantielles.

Les voici : socio-économique, raciste-coloniale, sexuelle-patriarcale, rationaliste-validiste, anthropocentriste-productiviste, âgiste-formatrice. Ces identités communes donc, trouvent leur même essence dans la domination des 4 notions motrices du capitalisme : travail, marchandise, argent, valeur. Mais cette façon de percevoir ne suffirait pas à comprendre la complexité de ces identités collectives, puisque nous n'avons pas les environnements dans lesquels elles évoluent. A cela s'ajoute une autre dimension, amenant à une vision tri-dimensionnelle d'une possible lutte commune. Benoît Bohy-Bunel pointe alors 5 « champs d'applications différenciés » : morale, politique, théologie, science, spectacle. Nous avons alors 4 notions motrices du capitalisme (travail, marchandise, argent, valeur) qui oppressent 6 identités collectives (socio-économique, raciste-coloniale, sexuelle-patriarcale, rationaliste-validiste, anthropocentriste-productiviste, âgiste-formatrice) elles-mêmes naviguant dans 5 environnements distincts mais reliés (morale, politique, théologie, science, spectacle).

La 3e partie, enfin, reprend tous ces éléments afin de donner une piste pour une possible convergence des luttes, notamment grâce à « une prise de conscience plurielle » qui donnerait aux différentes consciences collectives la conviction que la lutte contre le capitalisme sera une. Cependant, Benoît Bohy-Bunel précise que cette lutte commune n'empêche pas des spécificités intrinsèques, puisque composée par les divers résultats de la domination capitaliste : les identités collectives.

Oriol Calens.

Contribution pour C.C.T de notre correspondant Pierre-Mahoudeau à Copacabana - ou Mimizan -.

Piste pour une photographie sans symptômes

Je ne savais pas ce que je faisais lorsque je prenais une photo, ni à qui (à quoi) je prenais ce temps ni ce que je prenais exactement.

Je savais qu'entre mon œil et la lumière je m'obligeais à un filtre et à un geste. clic. Conserver une mémoire visuelle, la déléguer aux instantanés, garder un peu du monde qui s'est terminé et tout à la fois en recréer un autre, imaginaire, à partir de ses restes. « Mentir la vérité» , singer les gestes que je m'imagine avoir faits alors. Jouer au modèle et au photographe, au corps libre et au cadre, au jeu de cache-cache. Le lieu se charge de fictions sans grande imagination : nulle description nécessaire, il suffit de laisser la photo se faire. Viser, choisir la lumière, cadrer, vitesse, ouverture. Voilà. Maintenant je les range, archive, trie, retouche, interprète. Je suis pris par tout ce qui n'y est plus. Me voilà devant ce à quoi je croyais échapper en flânant, appareil photo en main. Le vif, les signes, punctum. Maintenant, et parce que le clic n'a plus tout à fait la même présence, les appareils sont rangés dans leur armoire. Inertes. Ils sont vides parce que je ne voulais plus leur donner quoi que ce soit. De machines à phénomènes ils avaient fini par devenir objets. Ils servaient à archiver des moments, à documenter par simple trace, comme lorsqu'il suffit de prendre une aspirine pour faire croire qu'être malade nous emmerde.

La surprise de voir toutes les photos ratées, et rarement, trop rarement la question suivante : la photo ratée n'est que le symptôme d'une photographie du manque.

Mais les photos, même ratées, je ne pouvais pas les lâcher, elles n'étaient pas tout à fait objets, Je voulais y refaire naître des phénomènes. À partir de la collection, (de la collecte ?) je voulais refaire du temps vivant.

Négatifs, papiers plastiques qui ont tous (parce que je m'obstine à le croire) une raison d'être encore là. Consommer la pellicule, la dévorer des yeux. Non pas pour se dire « cette photo, parmi les autres, vaut quelque-chose » mais pour retrouver le temps avant et après, remettre cette tranche de temps dans une mémoire active ; synesthésie à partir de bandes froides de temps figé.

Celle-ci vaut quelque-chose. J'ai retrouvé ce qu'il y avait derrière. Si je me contente d'elle seule, tout le reste est sauvé, Pourtant le reste devient plus important et plus fragile encore. Le travail d'archive et de ressassement de tous ces « inutiles » et « impropres » devient ce qu'il a fallu faire pour penser à ce moment « réussi ». Il devient l'obsession nécessaire à cette remémoration, indispensable à cette petite épiphanie. Il faut leur donner à toutes un phénomène, quitte à se perdre. Voilà où j'en suis. Mes photos me possèdent comme elles m'appartiennent. Je les scanne pour les voir de plus près, pour que le phénomène ne s'accroche plus à une mystérieuse bobine mais à une image désormais agrandie, quantifiée, dite « de qualité ».

Je me souviens, j'apprécie, je regrette. Une fois ce temps repris à un ailleurs j'émerge et puis plus rien. On ne ramène pas les photos à la vie, pas plus qu'on n'y retrouve un phénomène. Peut-être est-ce compléter ce moment que la prise de vue avait pris à notre propre temps. Je ne sais pas.

Il n'y a plus de hasard dans ces photos. Une fois vues elles partent en poussière. Le temps que la lumière du scanner vole à mon attente ne correspond pas à celui qui me faisait attendre le moment fatidique où je déclenchais la photo.

Ce travail de reprise des négatifs se fane, leurs combinaisons m'offrent un vocabulaire à recréer, archéologie et discours, dans une archive bardée d'images je m'entête à retrouver de la photographie.

Luka Merlet.

Big taser

Je rêve d'un GIF dans lequel Guy Debord, dans sa tombe, se retourne indéfiniment. Nous sommes dos à l'Assemblée nationale, trottoir droit dans la pente douce qui voit s'étaler la plaine de la Concorde, bourrée de trafic. Des blagues collectives défilent en « C'est vert ! », « Je vais rater le bus » — qui passe sous nos yeux — ou « Laissez-nous faire pipi, laissez-nous faire pipi » ; car le liquide cherche à s'épancher en toutes circonstances, et la photosynthèse ne manque pas de se réaliser sous des régimes véritablement atroces. L'ambiance est joyeuse face à tant d'absurdité et de sommation patriarcale de sportifs amateurs dangereux.

La foule clandestine parvient à déborder le cordon de CRS et le groupe qui s'en détache, propulsé sur le triangle piéton opposé, est aussitôt contenu par un contingent de CRS.
Est-ce le hasard ou le fruit prototypé d'une lecture rétroactive par les forces de l'ordre ? Le fait est qu'ils reprennent le principe de la forme extrudée et s'animent, avec la cadence d'un âne mort, à la reconduite de manifestants, par fraction, après les avoir fait longuement stationner sur ce même triangle, jusqu'au quai de la ligne du métro de leur choix ; pendant des heures, jusqu'à très tard, jusqu'à l'ennui. L'impatience nous gagne, humiliante, qui me renvoie à l'impatience, régressive, du consommateur… et aux diverses files d'attentes et filtrages socio-culturels dont la figure du *videur* de boîte de nuit a été progressivement remplacée par celle du *physio*.

Sans recours possible à la télépathie, nous n'agissons, collectivement, qu'à partir de ce qui est écrit, quelque part, pour qu'ici, le protocole échoue en une graisse brûlante jetée dans l'eau froide.

Vers sept heures déjà, l'évènement en grappe monopolisait une grosse quantité de forces de l'ordre tandis que les manifestants approchaient aux abords du pont et aux balcons des Tuileries. On y pouvait bien observer l'entrain, dans leurs allées et venues, d'un métier à la pureté tactique, à l'image de celui du balayeur et de l'élagueur, du coiffeur, de l'arbitre et du jardinier, du ramasseur de crustacés ou du surveillant de baignade, actionnant des râteaux et des pelles invisibles, auquel s'ajouterait le droit à l'intimidation la plus violente grâce à l'usage de substance lacrymogène, d'insultes, de coups et de blessures, d'hématomes traumatologiques, de gardes à vue pour possession de sérum physiologique qui n'est rien d'autre qu'un mouchoir.

S'ils sont partiellement Cloporte, nous nous sommes incrustés sur la zone de manifestation, rompus à la neutralisation désespérante de la boîte à outils démocratiques et à son cynisme inouï.

Les personnes venues pour manifester contre la sauvagerie contextuelle de l'usage du 49.3, et pour la deuxième fois, ont eu le choix entre le rôle du spectateur et celui de l'agitateur neutralisé, car quiconque s'approchait de la zone réquisitionnée se voyait encerclé par plus d'uniformes que ne contenait son groupe, puis escorté en plus petit nombre encore jusqu'à la zone, par l'accès entre deux véhicules-boucliers, comme à la promenade du prisonnier de droit commun.

Aux allures de marché populaire, sans charrettes, sans paniers, sans maroquinerie, sans coque multicolore pour cellulaire, les gens ne vendent rien, bavardent, scandent, déambulent, d'un bout à l'autre du pont, jouent aux jeux de cartes ou au ballon, débattent avec le rang de CRS régulièrement positionnés devant leurs camions serrés en wagons le long du trottoir bombé ; ou, juchés sur l'épaisse balustrade, finissent par s'accouder de nouveau à la vue des bateaux-mouches, cherchant la position du flâneur.

Un homme désolidarise les feuilles du *Code du travail* et les distribue au hasard, dont celle de la codification de la Période d'essai m'a, depuis, servi de marque-page.

Des effusions physiques ont lieu côté Assemblée nationale, le pouvoir est convoqué au bureau de la manifestation. Quiconque veut en sortir librement se verra, s'il insiste, tabassé. Alors que le zonage s'éternise, certains, pressés par un impératif, ont bien tenté de quitter les lieux en force, se frayant un chemin entre deux camions, et furent immédiatement refoulés comme des chiens par de fiers papas.

La corniche du pont se prolonge jusqu'aux parapets des trottoirs surplombant les quais des Tuileries et d'Anatole France, certains l'empruntent pour pisser, préfigurant le chemin qui nous servira pour certains de sortie, d'un pas drôlement assuré, et sous le regard de CRS dont la logique n'est qu'un secret, crussent-ils qu'un troisième 49.3 n'enterrasse cet effort.

Cécile Noguès.

Introduction au dragon

J'ai été marqué par un texte de Borges : cinq phrases, aussi courtes que passionnantes, et qui posent à première vue la question de l'utilité. Qu'est-ce qui fait qu'une carte soit utile ? La cartographie, qu'il faut entendre au sens d'une discipline, suppose – dans son acception la plus générale – une réduction d'échelle. La carte, qui en est l'outil, sert une fonction utile en ce qu'elle matérialise sur un format plus petit, les données représentatives d'un territoire, d'un pays, d'un continent, etc. Elle sert une fonction utile en ce qu'elle transforme ces territoires, ces pays et ces continents en données immédiatement appréhendables par la conscience.

Ces données en outre, qui sont censées avoir quelque chose à faire avec le monde et qui ne sont pourtant rien d'autre que des données, fondent le principe de base de la cartographie et par extension celui de la science. Quand Borges insinue dans un premier temps, que la cartographie serait non plus une discipline scientifique, mais un art, nous nous doutons bien dans quelles mesures il nous demande de lire son texte. Attardons-nous sur la première phrase : « L´Art de la Cartographie fut poussé à une telle Perfection que la Carte d´une seule Province occupait toute une ville et la Carte de l´Empire toute une Province ». Il est clair qu'à l'égard du rapport insoutenable qu'entretiennent l'art et la figure problématique de la perfection nous pourrions rester longtemps accroché à la frustration occasionnée par l'emploi de ce terme. Mais en ce qui me concerne, ce que je trouve essentiel de retenir dans cette phrase, c'est que Borges inverse complètement la nature disciplinaire de la science en excluant de la représentation son principe réducteur. Ce principe, en vertu duquel la connaissance du monde était circonscrite à l'intérieur du format minuscule de la carte, devient le principe inverse d'une représentation qui étend ses données à échelle de son objet, et résorbe ainsi la seule chose qui rendait la carte vraiment pratique, à savoir sa dimension.

Nous voyons bien, dans les lignes qui suivent, à quel point le projet est absurde : « Cette Carte Dilatée était inutile et, non sans impiété, elle l´abandonnèrent à l´Inclémence du Soleil et des Hivers. Dans les Déserts de l´Ouest, subsistent des Ruines très abîmées de la Carte. Des Animaux et des Mendiants les habitent. Dans tout le Pays, il n´y a plus d´autre trace des Disciplines Géographiques. » Une représentation reste toujours une représentation nous dit finalement Borges. Effectivement, ce que ces dernières lignes laissent supposer, dans l'idée d'un rapprochement critique entre le vivable et le montrable, c'est que ce n'est pas la taille d'une image qui produit l'effet de son expérience. En tant que substitut plastique du réel, elle ne produit que l'effet d'un tapis. Je crois que la première chose qui me fascine dans ce texte, c'est qu'il moque avec une simplicité sans pareil, toute la conception cartésienne de l'espace comme « étendue », en remettant en question le principe même d'espace et de matière. La deuxième chose qui me fascine, et c'est sur celle-là que je compte insister, c'est que Borges pose les fondements du rapport entre la vie et l'image au regard de ce principe, qui n'est autre qu'un principe spatial. Quand on songe à ce rapport, et quand on y songe en déplaçant notre pensée du côté de l'histoire de la révolte artistique du XXe siècle par exemple, on se souvient de l'absolue contradiction que G.Debord avait jugé chez DADA et les surréalistes. « Le dadaïsme a voulu supprimer l'art sans le réaliser ; et le surréalisme a voulu réaliser l'art sans le supprimer. » Effectivement, d'un côté, l'art s'enterra dans ce sentiment de révolte pure, de l'autre il se sublima pour devenir l'élément composée d'une agonistique poétique révolutionnaire, idéalisé par l'espoir d'une transformation universelle des valeurs de la société Bourgeoise.

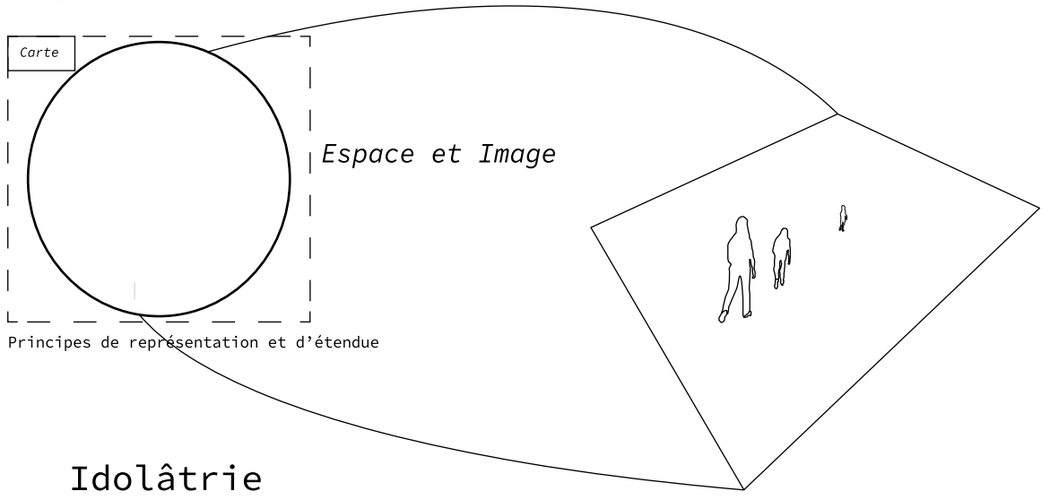
Les formes d'un art qui se voulait émancipé, se sont enrôlées au service de leur propre négation dans une poursuite idéologique du salut et de l'histoire. Le vie et l'image ne pouvait alors coïncider. Mais ce que Borges fait, au-delà de cette fable idéologique de l'émancipation collective, instrumentalisée dans une époque – il faut en rappeler le contexte – affiliée au marxisme et à ses luttes, c'est qu'il identifie le projet émancipatoire de l'art au sein même de l'espace de l'image. Par conséquent, à défaut d'éclaircir leurs différences, l'auteur montre que l'espace et l'image sont liés l'un à l'autre, moins comme deux choses qui se séparent, que comme deux choses qui se réunissent et se confondent jusqu'à la disparition de l'une d'entre elles.

On pourrait prendre un exemple : Si l'espace n'a rien de substantiel ou d'idéel, s'il n'y a pas un type (a) d'espace, conçu comme qualité locale (ou topologique) du monde des objets matériels à un type (b) conçu comme réceptacle de tous les objets matériels, la conception cartésienne d'un espace identifié à la matière ainsi que la conception Kantienne de l'espace comme catégorie a priori de notre conscience poserait inévitablement la question de savoir si l'espace peut exister, ne serait-ce que mentalement, en dehors de l'expérience du sujet. L'idée Kantienne d'intuition pure, que l'on pourrait traditionnellement définir comme des structures représentatives de l'espace et du temps se complique très légèrement en l'occurrence, parce à l'issu du texte de Borges, nous comprenons que la représentation à l'intention de se substantialiser. Néanmoins la question reste intacte et peut même se simplifier à l'extrême : l'espace existe-t-il ? Considérer l'espace comme une entité antérieure ou extérieure à l'ensemble des relations qui le construisent, l'inventent ou le définissent, est une erreur, et les erreurs trouvent souvent leur origine dans le langage. Dire que l'espace est une représentation, c'est toujours assumer l'idée que celui-ci existe indépendemment des objets et des sujets. Moi je crois qu'il n'en est rien, et ce rien de l'espace est une des choses essentielles que dit le Texte de Borges. Si l'espace n'existe plus dans les mots ou dans les termes, si c'est un manque, une ruine représentative, son régime particulier d'absence peut m'autoriser à vouloir le remplacer par autre chose. Cette autre chose, c'est ce que l'auteur argentin appelait une carte. C'est que nous allons appeler une image. En remplaçant l'espace, celle-ci endosse désormais la double responsabilité de montrer et de faire vivre.

Kaïl Vezza.

“ Dans cet Empire, l'Art de la Cartographie parvint à une telle perfection que la Carte d'une seule Province occupait toute une Ville et la Carte de l'Empire toute une Province. Avec le temps, ces Cartes Démesurées ne donnèrent plus satisfaction et les Collèges de Cartographes levèrent une Carte de l'Empire, qui avait le Format de l'Empire et qui coïncidait point par point avec lui.... ”

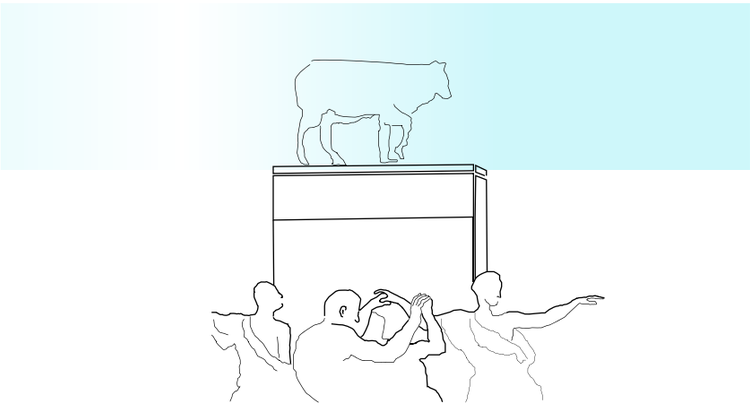
Borges, *La rigueur de la science*



Principes de représentation et d’étendue

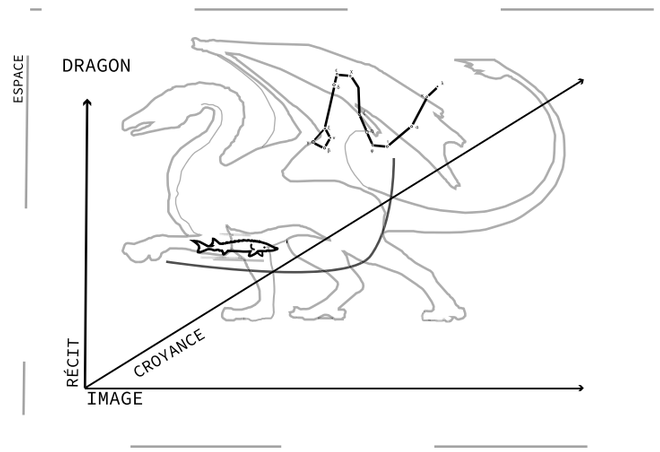
Idolâtrie

« Tu ne te feras pas d’idole ni une image quelconque de ce qui est en haut dans le ciel, ou en bas sur terre, ou dans les eaux au dessous de la terre » (Ex. 20, 4 ; Dt. 5, 8)

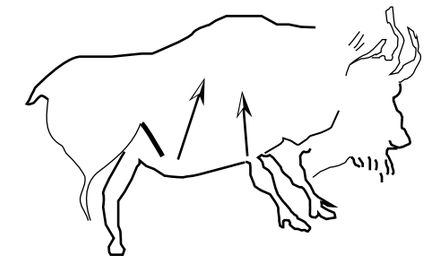


*Nicolas Poussin, *L’Adoration du Veau d’or* 1634

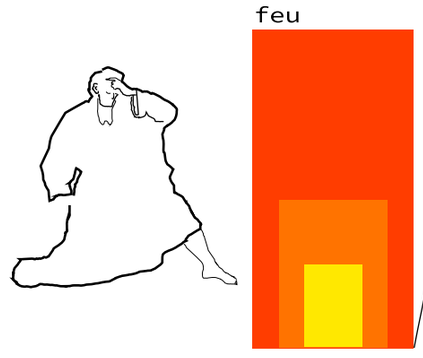
(…) Le dragon conte et donne vie à des récits aussi bien déployés à la lumière d’une comète qu’à la simplicité des petites choses de la vie où l’on parle du dragon comme on parle d’un détail, d’un bijou ou d’une humeur.
La culture du dragon, si l’on l’observe en portant une attention particulière à l’espace – et un espace auquel on a paradoxalement déclaré qu’il ne pouvait exister en tant que tel – on remarque qu’en même temps qu‘elle s’intègre au volume… des objets du quotidien. (...)



La “chasse magique” et l’expérience initiatique



Caverne



Introduction au dragon

(…) La culture du dragon est traversée historiquement par une infinité de traductions, de signes, et de symboles immémoriaux, elle dresse une topologie de la vie mythique qui réconcilie la croyance avec sa capacité à organiser son territoire.
Marquant la division de l’année en deux moitiés égales, et rétablissant ainsi l’équilibre entre les deux forces complémentaires du yin et du yang (…)

Il faut qu'on voie le travail

Quelquefois j'ai rêvé des constellations dont les exploitants de données conservent quelque part l'image mouvante et à quoi se résume notre identité numérique. Je me suis dit que ce devait être joli. Puis je me suis souvenue qu'en fait de dessin, qu'en fait de rêverie géniale, c'était le tracé incertain de nos perditions. Trois quarts de ces promenades sont d'un touriste inculte. Il y a tout lieu de s'indigner que l'on nous prenne ainsi en filature, à confesse, au lupanar, chez le médecin généraliste… Nous croyions que la virtualité nous épargnait le soin de nous cacher pour effectuer ces courses sans importance, nous nous croyions moralement libres, mais non, nous sommes épiés. Quelqu'un, quelque chose se forge une idée de nous et de notre valeur d'après ces stations hasardeuses, répertoriées par des logiciels conçus exprès.

J'ai pensé qu'à l'heure actuelle la littérature devenait nécessaire par différence avec le Big Data, et que l'écriture littéraire était une façon de combattre la collection linéaire des données. Il faut pourtant échapper à la tentation de réduire à nos états d'âme hypermodernes les enjeux d'une pratique vieille de cinq millénaires. Mais au fait : est-ce que les plus anciens documents écrits n'étaient pas des comptes et des actes notariés ? Cependant que par la bouche des poètes d'alors, la littérature prenait forme, les épopées non encore consignées retentissaient. Est-ce que dans l'océan du langage un combat ne se déroule pas, depuis les origines, entre l'utile et l'agréable, tout d'abord sous l'aspect d'une opposition entre le livre de comptes et le poème déclamé ? En ce cas le problème des data se pose bien en matière d'écriture de nos jours. Les data sont l'énième avatar d'un repoussoir immémorial. Les écrivains refusent de s'en tenir au donné, au jeté là, à l'évidence plate, mais font comme autrefois jaillir un objet paradoxal, en voie de constitution, tonitruant de douleur.

Les propositions littéraires se tendent donc comme un fil entre data et qualia. C'est le discours sur les qualia qui est suivant la tradition un idéal, mais il ne sera jamais le discours des qualia. Si un tel discours était possible – et du même coup le concept de qualia vide, puisqu'on les définit comme ce qui échappe au langage – nous n'y aspirerions plus. Nous désirons la transparence psychique parce qu'elle est inatteignable et que dans l'espace sans borne de ce désir, quelque chose de nous a lieu d'être.

Le plus petit dénominateur commun aux œuvres d'art qu'Apollinaire appréciait, c'était le travail (disait-il). Le travail comme absolu ? Quelle bêtise ! Oui, l'esprit de contradiction est essentiel aux artistes. Ils n'ont pas volé leur réputation d'intranquillité. Sachant que la prédilection du moindre effort est inscrite dans les tables de la Nature, ces gens-là qui s'éreintent pour un bénéfice ineffable – les esthètes l'ont calculé pour nous au XIXe siècle : rien – doivent avoir vu la Vierge ou l'un de ses homologues. Plus l'objectif qu'ils se donnent est démesuré, plus ils honorent la tradition d'anxiété de leur caste. Je m'aperçois qu'on fait erreur en spécifiant cet objectif qui, considéré la totalité des individus, ne peut être qu'une variable. Parler en général de qualia, de « finalité sans fin » ou autre « disparition illocutoire » est une commodité de langage. Tant la mythologie que la forme de l'art varient d'un auteur ou même d'une œuvre à l'autre. Mais, comme effet d'une tension entre le donné et le non advenu, le travail est là, manifeste, et toujours avec cela manifestaire, même si c'est implicite, même si on s'en défend. C'est-à-dire un impalpable qui prend aux tripes, un attrait inexpliqué de telle petite étude de second maître (et de là : siège du cabinet des dessins au British Museum, ou selon les moyens coup de folie chez Sotheby's…).

Pourvoyant à ce culte de l'effort vain, de la consomption, de la dépense somptuaire, les artistes développent un idéal de nouveauté, d'originalité, de modernité, parce que l'innovation est plus difficile que l'imitation, et ils ne peuvent plus s'en défaire. Les artistes ressemblent à des chiens errants. L'urgence d'être de son temps – on n'est jamais en avance ; ceci n'est qu'une idée dépourvue de logique que plus personne n'ose se faire – vous efflanque un homme en moins de deux. Dans les années soixante, soixante-dix elle faisait aussi sécher le texte. Devant Barthes (ou Derrida, qui est pire) c'est le lecteur qui sèche. Les philosophes analytiques les accusent d'être littéraires. C'est vrai. Barthes le dit dans *Le Plaisir du texte* : son écriture manifeste la hantise de « l'avant-dernier langage », du texte de délassement, texte fluide des soirées calfeutrées, presque un digestif. Il a fallu renoncer à cette générosité grand style et cela se sent, *Le Plaisir du texte* est un texte dont on sent qu'il se cuisine, qui passe son temps à se mordre la queue, qui irrite, qui inflige une lecture algébrique et qui quelquefois donne au lecteur honte de lui-même. Or, Barthes s'efforce d'associer jouissance et perversion, perte ; encore une fois la forme flagellatoire de son discours sur la jouissance corrobore ses propres thèses.

Le texte en travail conditionne une lecture-torture. Ici le travail n'est pas seulement le passé abstrait de l'œuvre, ni l'œuvre le produit neutralisé de l'industrie ; le travail, resté dans le domaine de la création un tripallium, s'exhibe et tombe en partage à la lecture. Le lecteur aussi sue et en jouit.

La jouissance est une espèce rare de plaisir qui ne réside pas dans la satisfaction de notre *paresse*. L'art, dont la valeur est corrélée à des effets de jouissance, porte à son comble le travail. Il s'agit du seul domaine dans lequel l'impératif de travailler est catégorique, bien que la critique s'efforce de lui trouver des prétextes.

Marie Mialy.

Passages d'idées à la frontière dans les Albères

Après l'invitation de VUPP en 2016 avec des étudiants de l'école des Beaux-Arts de Bordeaux (*cf Cahiers Vupp 3),* VUPP participe de nouveau à *l'Ecole d'été Walter Benjamin*. Organisée par *Passages de Culture Contemporaine* à Portbou les 28, 29 et 30 septembre 2018*, le thème de ces rencontres, cette année, est : « *Walter Benjamin et la pensée marxiste* ». Pour la session de Vupp, J.Calens a invité Benoît Bohy-Bunel (voir p. 66) et Ignasi Solé-Sugranyes (voir p. 40).
Ces rencontres seront suivies d'une présentation des *Cahiers Vupp* avec projection commentée des numéros.

« De tous les penseurs de la Théorie Critique, Benjamin était le plus obstinément fidèle à l'idée marxienne de révolution. Certes, contre Marx, il la définit non comme « locomotive de l'histoire », mais comme interruption, comme l'action salvatrice de l'humanité qui tire les freins d'urgence. La révolution sociale reste l'horizon de sa réflexion, le point de fuite messianique de sa philosophie de l'histoire, la clé de voûte de sa réinterprétation du matérialisme historique ». Michael Löwy ; 7 thèses sur Walter Benjamin.

Benoît Bohy-Bunel, qui enseigne la philosophie à Montpellier, propose un exposé sur l'actualité de Marx. Il présente un courant de pensée, assez récent, qui se nomme la *Wertkritik* et qui s'inspire, en partie, d'une relecture de Marx qui critique les catégories de base du système capitaliste que sont la marchandise, le fétichisme, le travail abstrait, la valeur et l'argent. Cet ensemble théorique s'attache à dégager une nouvelle analyse du concept de *Critique de la valeur, la Critique de la valeur-dissociation,* soit la *Wertkritik.* Ces thèses, qui vont souvent à rebours d'un marxisme « traditionnel », notamment dans sa remise en cause du concept de lutte des classes, font parfois l'objet de discussions passionnées et de polémiques. Il y a d'ailleurs eu d'intéressants échanges entre Benoît B.B. et l'assistance dans la salle du centre civique *Ca l'Herrero*. Son exposé est en relation avec le thème proposé par *Passages* cette année à propos de Marx, mais aussi avec Benjamin via la *Théorie critique*, puissante inspiratrice également de la *Wertkritik.* B. Bohy-Bunel appartient *au « courant français »* de la *Wertkritik.*

Site à consulter : *Palim-psao*, nombreux articles, contributions et bibliographie.
En Espagnol : articles et textes diffusés par les éditions P*epitas de Calabaza* ; *Marcial Pons* et la revue *Constelaciones*, par exemple.

« Ne sommes-nous pas nous-mêmes effleurés par un souffle de l'air qui a entouré ceux qui nous ont précédés ? N'y a-t-il pas dans les voix auxquelles nous prêtons attention un écho de celles qui se sont tues ? » W. Benjamin, Sur le concept d'histoire, thèse II.

Ignasi Solé-Sugranyes, suite à un empêchement majeur, n'a pu nous apporter directement son témoignage comme cela était prévu. Cet entretien, se référant aux multiples souvenirs d'Ignasi Solé-Sugranyes est reporté à une date ultérieure. Nous pouvons évoquer néanmoins le sujet qui devait être abordé dans cet échange avec Ignasi Solé-Sugranyes. Il concerne des moments de l'Histoire récente en Catalogne à propos du *passage d'idées à la frontière* ou, plus précisément, de passages clandestins durant le franquisme, à la fin des années 60, début des années 70, de tracts, livres et autre brochures subversives. Dans le contexte politico-social de cette Espagne, la nécessité s'imposait pour le groupe, anti capitaliste auquel Ignasi Solé-Sugranyes appartenait, d'écrire, de traduire et de « diffuser » une production théorique critique collective. Il a fallu qu'ils organisent des réseaux, fassent fonctionner des imprimeries clandestines des deux côtés de la frontière, et confient ces documents à des équipes pour les « passer » discrètement. Audace et sens de l'improvisation de ces passeurs occasionnels qui transportaient ce matériel indispensable, vers Barcelone et la Catalogne, mais aussi dans l'autre sens, vers la France via Perpignan et Toulouse, témoignant ainsi de la volonté de ces jeunes gens de faire connaître leur position, leur point de vue et leurs exigences. Ils étaient attentifs à la transmission dans la lutte, aux combats antérieurs et, à leur manière, pratiquaient le *Saut du tigre dans le passé* pour prendre *L'Histoire à rebrousse-poil* selon les fulgurantes *Thèses* de Benjamin.
Ces moments de l'Histoire proche rentrent en résonance avec le franchissement par Benjamin de cette même frontière, ses derniers écrits sous le bras. Ils rentrent en résonance avec les centaines de milliers de réfugiés anonymes de la guerre d'Espagne qui ont franchi aussi cette frontière, dans des conditions épouvantables.

VUPP.

* *Une initiative de* Pilar Parcerisas. *Voir présentation de la session et programme détaillé des journées sur :* www.passatgescultura.org *et info@passatgescultura .org*

Permettre… Participer… Contribuer… Soutenir… Cautionner…

Supporter…

Accepter…

Convenir…

Consentir…

Tolérer…

Céder… Daigner…

Se résigner… Se soumettre…

Jouer le jeu…

Prétendre…

Profiter…

Utiliser…

Critiquer…

S’abstenir…

Décliner… Éviter…

Refuser… Rejeter…

Condamner…

S’opposer…

La tâche… La besogne…

Le labeur… Laborieux…

Le travail… L’activité…

L’emploi… S’employer…

Le salaire… Gagner sa vie…

Ne pas travailler… Ne rien faire…

Vaquer… Vaquer à ses occupations…

La paresse… L’oisiveté…

Le temps libre… Les congés… Les vacances…

Aménager son temps… Se ménager…

Trouver le temps… Retrouver du temps…

Passer le temps… Passer son temps… Perdre son temps…

Le temps qui passe…

La patience…

S’ennuyer… L’ennui…

Être seul… La solitude…

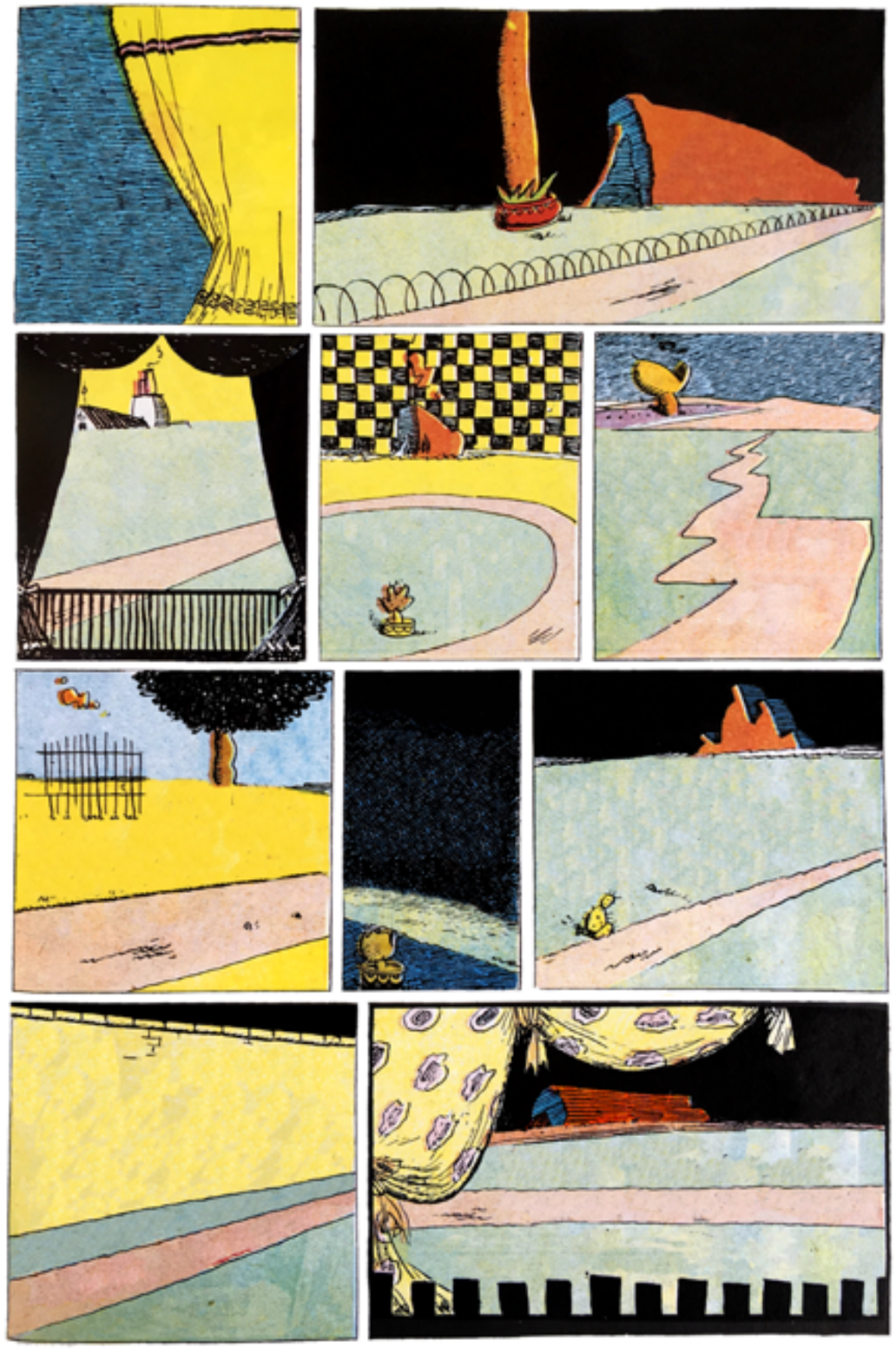
La disponibilité… L’attention…

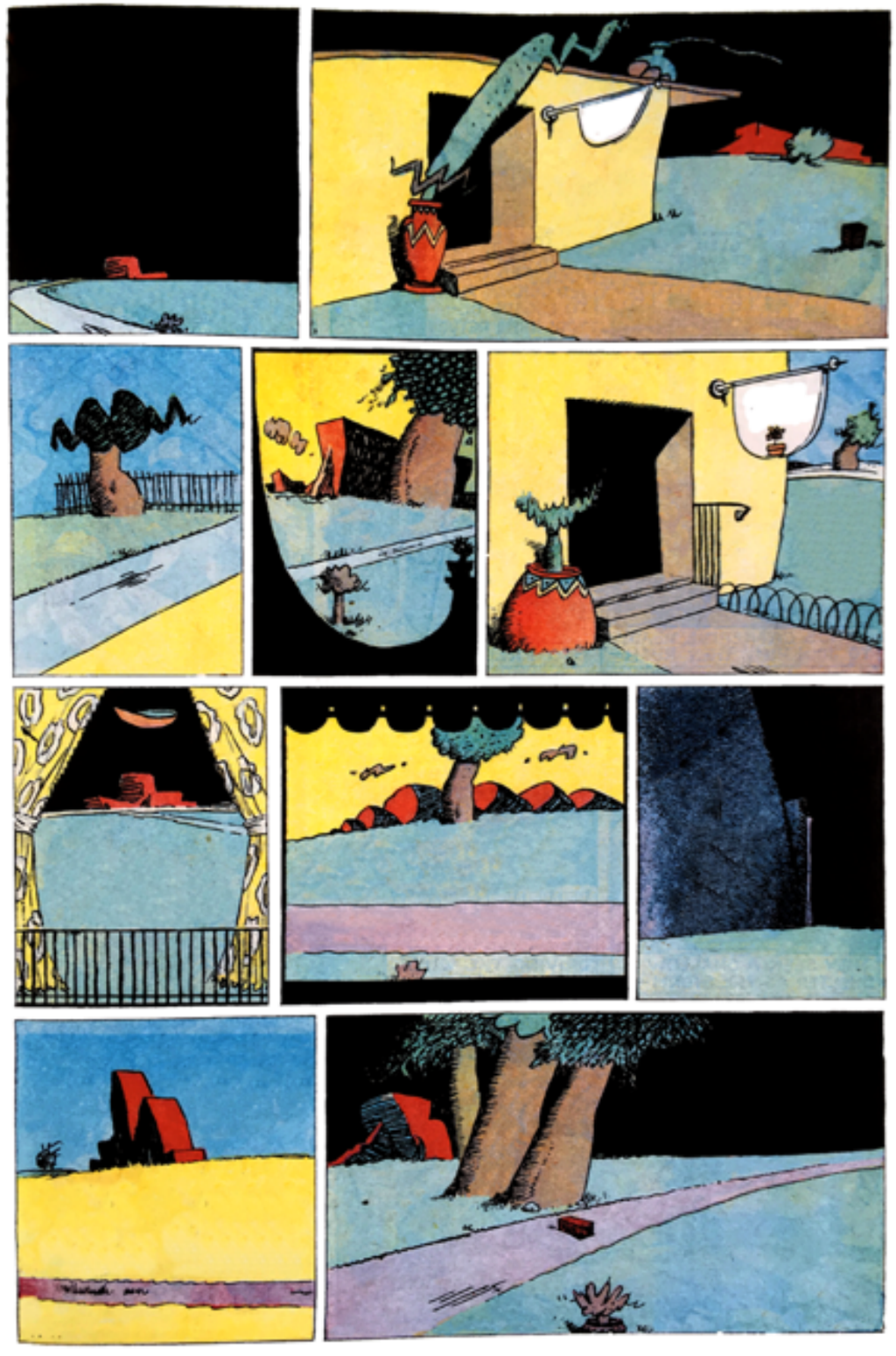
La flânerie… L’errance… La dérive…

L’imprévu… L’accident…

Le spontané… La spontanéité… La sincérité…

Arnaud Claudel.





VUPP remercie chaleureusement tous les contributeurs.

Conception graphique : Oriol Calens

VUPP 4 est la première publication de l'Association des Alumni et Amis de l'EBABX

© ebabx, 4e trimestre 2018
Imprimé en France

EBABX
École supérieure
des Beaux-Arts
de BordeauX